

RECONNAISSANCE AU MAROC

PREMIÈRE PARTIE.

VOYAGE.

I.

DE TANGER A MEKNAS¹.

1°. - DE TANGER A TÉTOUAN.

Je débarquai à Tanger le 20 juin 1883, accompagné du rabbin Mardochée. N'ayant aucune chose nouvelle à voir en cette ville, qui est connue par maintes descriptions, j'avais hâte de la quitter. Ma première étape devait être Tétouan. Je m'informai, aussitôt arrivé, des moyens de m'y

¹ Les trois villes que les Français appellent inexactement Fez, Mequinez et Maroc s'appellent *Fâs*, *Meknâs* et *Merrâkech*. Nous écrivons tous les noms propres marocains avec leur orthographe véritable, à l'exception de trois auxquels nous conserverons celle qui depuis longtemps est adoptée en France : Tanger, Tétouan, Mogador.

Quant aux mots appartenant à la langue tamazirt, qui ne s'écrit plus au Maroc, nous nous attacherons à les reproduire comme nous les aurons entendus, nous servant pour cela des lettres de notre alphabet et de cinq lettres arabes.

Dans les noms imaziren comme dans les noms arabes, toutes les lettres devront se prononcer: ainsi. *Seliman*, *Zaïan*, *Taourirt*, *Demât*, *Ibzâzen*, etc., se liront comme s'il y avait, *Selimane*, *Zaïane*, *Taourirte*, *Demnate*, *Ibzazène*. La lettre *g* sera toujours dure: ainsi on prononcera *Agerd*, *Aginan*, comme s'il y avait *Aguerd*, *Aguinan*.

Nous nous servirons dans le courant de cette relation de plusieurs mots étrangers tels que *qaïd*, *taleb*, *tiremt*, *agadir*, *cherif*, *qçar*, etc. : le singulier seul en sera employé, afin de faciliter la lecture. Pour le pluriel on se bornera à y ajouter une *s*. Nous dirons des *qaïd* des *talebs*, des *tirremts* des *qçars* et non des *qiad*, des *tolba*, des *tirrematin*, des *qçour*. Nous ne ferons exception à cette règle que pour trois mots appelés à revenir très souvent; l'un, nom de race; les deux autres, appellations par lesquelles les étrangers désignent des fractions de cette race: ce sont, d'abord, *Amazir*; puis *Chleuh*, qui veut dire Amazir blanc, et *Hartâni*, qui veut dire Amazir noir. Nom dirons un *Amazir*, une *Tamazirt*, des *Imaziren*, un *Chleuh*, une *Chleua*, des *Chellaha*, un *Hartani*, une *Hartania*, des *Haratin*.

L'arabe qui se parle au Maroc est à peu de chose près celui de l'Algérie: il n'en diffère que par une corruption un peu plus grande: les mots étrangers y sont plus nombreux. L'accent présente quelques différences dont la plus importante et la plus générale est que le «t» se prononce simplement J: ainsi l'on dit, *Al Jzair*, Alger, *Oujda*, Oudjda. Quelquefois la même lettre se prononce G; exemple: *gaïz*, passant.

rendre. Il y avait une journée de marche; de petites caravanes partaient quotidiennement de Tanger; la route était sûre: inutile de prendre d'escorte. Je décidai le départ pour le lendemain.

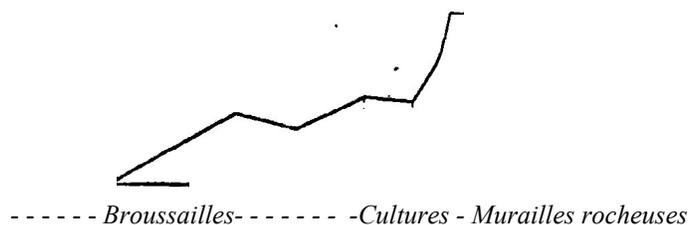
Malgré le peu de temps que je passai à Tanger, c'en fut assez pour que le ministre de France, M. Ordéga, à qui M. Tirman, gouverneur général de l'Algérie, avait bien voulu me recommander, me fit, avec une bienveillance et une bonne grâce sans égales, préparer des lettres pour ses agents, m'en fit donner une de Moulei Abd es Selam, le célèbre chérif d'Ouazzân, ordonnant à quiconque était son ami de me prêter aide et protection, enfin me munit de toutes les recommandations qui pouvaient m'être utiles au cours de mon voyage. Il n'en fut pas une qui ne me servit par la suite; aussi eus-je plus d'une fois à me souvenir, avec reconnaissance, de la sollicitude dont j'avais été l'objet.

21 juin 1883.

Je quitte Tanger à 3 heures de l'après-midi: ma caravane se compose de six ou sept hommes, Israélites la plupart, et d'une dizaine de bêtes de somme. Nous traversons d'abord une série de vallons bien cultivés, séparés entre eux par des côtes couvertes de palmiers nains. Vers le soir, on s'engage dans la vallée de l'Ouad Merah : nous y cheminons durant le reste de la journée, au milieu de superbes champs de blé qui la couvrent tout entière. Nous nous arrêtons à 9 heures un quart auprès de quelques huttes: nous passons la nuit en ce lieu. La route, sûre le jour, cesse de l'être au crépuscule. C'est le moment où les maraudeurs se mettent en campagne. Aussi ai-je vu, au coucher du soleil, des vedettes, armées jusqu'aux dents, se poster à l'entrée des villages, auprès des troupeaux, sur des tertres d'où elles surveillaient les récoltes. Les rôdeurs, surtout en *blad el makhzen*, font une terrible guerre au pauvre paysan; leurs rapines d'une part, les exigences du fisc de l'autre, lui laissent à peine, au milieu de ces belles moissons que je viens de traverser, de quoi vivre misérablement.

22 juin 1883.

A 4 heures du matin on se remet en marche. Nous ne tardons pas à entrer dans la montagne. Nous nous élevons d'abord par des pentes douces couvertes de bois ou de broussailles; ce sont surtout des oliviers et des lentisques; beaucoup de gibier : lièvres, perdreaux, tourterelles. A partir d'un fondoq² devant lequel nous passons, le terrain change: le sol devient rocheux, les côtes raides, le chemin difficile; les arbres s'éclaircissent et sont remplacés par le myrte et la bruyère. A 6 heures et demie, nous atteignons le col.



Voici le profil du versant que nous venons de gravir. La descente, rocheuse d'abord, nous ramène ensuite dans une région boisée où la culture réapparaît dans les fonds. Peu à peu les

² Les *fondoq* sont des sortes d'hôtelleries. (On dit maintenant fondouk. NDE)

ravins s'élargissent; leurs flancs s'abaissent. Enfin nous voici en plaine. Jusqu'à Tétouan, ce ne sont que larges vallées toutes couvertes de grands champs de blé s'étendant à perte de vue; au milieu, des rivières roulent paisiblement leurs eaux limpides. A 9 heures et demie nous voyons la ville. Elle se dessine en ligne blanche sur un rideau de hautes montagnes bleuâtres; à 11 heures, nous y entrons.

Aujourd'hui comme hier, j'ai rencontré beaucoup de passants sur le chemin, surtout en plaine: c'étaient presque tous des piétons, paysans qui se rendaient aux champs; peu étaient armés : il y avait un assez grand nombre de femmes; la plupart ne se voilaient pas. Hier, j'ai vu une grande quantité de troupeaux, beaucoup de boeufs; ces derniers m'ont frappé par leur haute taille. Dans toute la route, un seul passage difficile, les environs du col. Sol en général terreux. Un seul cours d'eau important, l'Ouad Bou Çfiha (berges escarpées de 5 à 6 mètres de haut; eau claire et courante de 6 à 8 mètres de large et de 30 à 40 centimètres de profondeur; lit de gravier). On le franchit sur un pont de deux arches en assez bon état. Il ne faudrait pas conclure de là que les ponts soient au Maroc le moyen de passage ordinaire des rivières: ils sont, au contraire, fort rares: je ne pense pas en avoir vu plus de cinq ou six dans mon voyage. Je citerai en leur lieu ceux que j'ai rencontrés. Habituellement c'est à gué qu'on traverse les cours d'eau.

Il est inutile, je pense, de dire qu'il n'y a point de routes au Maroc : on n'y trouve qu'un très grand nombre de pistes qui s'enchevêtrent les unes dans les autres, en formant des labyrinthes où l'on se perd vite, à moins d'avoir une profonde connaissance du pays. Ces pistes sont des chemins commodes en plaine, mais très difficiles et souvent dangereux en montagne.

Deux choses surtout m'ont frappé dans cette première journée de voyage : d'abord l'eau fraîche et courante qui, malgré la saison, coule dans la multitude de sources, de ruisseaux, de petites rivières que j'ai rencontrés; puis la vigueur extraordinaire de la végétation : de riches cultures occupent la majeure partie du sol et les endroits incultes eux-mêmes sont couverts d'une verdure éclatante: pas de plantes chétives, pas de places sablonneuses ni stériles: les lieux les plus rocheux sont verts: les plantes percent entre les pierres et les tapissent.

2°. - SÉJOUR A TÉTOUAN.

Tétouan s'élève sur un plateau rocheux qui se détache du flanc gauche de la vallée du même nom et qui la barre en grande partie. Dominée au nord et au sud par de hautes montagnes, ayant à ses pieds les plus beaux jardins du monde, arrosée par mille sources, elle a l'aspect le plus riant qu'on puisse voir. La ville est assez bien construite et moins sale que la plupart des cités du Maroc: ses fortifications consistent en une qaçba³, s'élevant au nord-ouest de la ville, et en une enceinte en briques de 5 mètres de haut et de 30 ou 40 centimètres d'épaisseur; quelques canons hors d'usage grimacent en manière d'épouvantails aux abords de chaque porte. Tétouan est grande, mais les quartiers excentriques en sont peu habités et en partie ruinés : beaucoup de mosquées: pas de bâtiment remarquable, si ce n'est le massif donjon du méchouar. Le quartier commerçant est animé, surtout le mercredi, jour de marché. Il y a un grand mellah, le plus propre et le mieux construit que j'aie vu au Maroc. Tétouan peut avoir 20 000 à 25 000 habitants, dont environ 6 000 Israélites. Elle a pour gouverneur un qaïd nommé directement par le sultan.

³ Citadelle.

Jardins de Tétouan.

Revers nord des monts Beni Hasan.

Extrémité de la vallée de l'O. Mehadjra.



Revers nord des Monts Beni Hasan. (Vue prise à 2 kilomètres de Tétouan, du chemin de Tanger.)
Croquis de l'auteur.

L'autorité de ce magistrat s'étend sur le territoire situé entre la mer et les tribus indépendantes du Rif d'une part, et les provinces de Tanger et d'El Araïch de l'autre. Les environs de la ville sont d'une grande fertilité; les fruits de ses immenses jardins sont renommés dans tout le nord du Maroc: on les exporte à El Qçar et à Fâs. La vallée de l'Ouad Tétouan, après s'être resserrée en face de la ville au point d'y former un véritable kheneg⁴, reprend aussitôt au-dessous d'elle une grande largeur: en même temps, les montagnes qui la bordent, et qui étaient très hautes jusque-là, s'abaissent et deviennent des collines. Dès lors la vallée n'est plus, jusqu'à la mer, qu'un immense champ de blé semé de fermes et de jardins.

Je demeurai dix jours à Tétouan; ce n'est pas que ce long séjour entrât dans mes projets. Bien au contraire, mon désir était de partir le plus tôt possible pour Fâs; mais je tenais à y aller par un chemin déterminé, passant par les territoires des Akhmâs, des Beni Zerouâl, des Beni Hamed⁵. Je me mis donc, dès mon arrivée, en quête d'un guide qui me conduisit par cette voie. Je rencontrais de graves obstacles. Les tribus dont je voulais traverser les terres étaient insoumises, et de plus célèbres par leurs brigandages; les caravanes évitaient avec soin leurs territoires; les courriers n'osaient y passer: on leur prenait leurs lettres et leurs vêtements; les talebs mêmes ne s'y aventuraient qu'à condition d'être à peu près nus. - Bref, malgré mes recherches, malgré mes offres, je n'avais encore, après huit jours, pu trouver personne qui se chargeât de me conduire. Je fis une dernière tentative: je m'adressai à des chérifs, à des marabouts de Tétouan: peut-être avaient-ils de l'influence, des amis, dans ces régions, et pourrait-on les traverser avec leur protection: partout la réponse fut négative; mais, me disait-on en même temps, ce qui était impossible d'ici devenait aisé de Fâs; là se trouvaient des personnages pour qui me faire voyager en ces tribus serait chose facile. Ces dernières paroles, que je reconnus plus tard être la vérité, me décidèrent à ne pas m'obstiner davantage. Je résolus de partir pour Fâs par le chemin ordinaire, celui d'El Qçar.

Auparavant je consacrai deux journées à une excursion à Chechaouen, petite ville du Rif située à une cinquantaine de kilomètres au sud de Tétouan.

3°. - EXCURSION A CHECHAOUEN.

2 juillet.

Je sors de Tétouan à 8 heures du matin; un guide musulman est mon unique compagnon. D'ici à Chechaouen, nous avons à traverser les territoires de trois tribus, les Beni Aouzmer, les

⁴ Défilé.

⁵ Cet itinéraire est le suivant: Tétouan, Beni Aouzmer, Beni Hasan, Akhmâs, Beni Zerouâl, Beni Hamed. Rahôna, Cherâga, Fâs.

Beni Hasan, les Akhmâs ; les deux premières sont soumises : on y voyage seul en sécurité; la dernière ne l'est pas : quand nous en approcherons, nous aviserons à prendre nos précautions.

Durant toute la route le chemin est aisé. On est continuellement en montagne, par conséquent beaucoup de montées, beaucoup de descentes, un terrain généralement pierreux; mais de passage difficile, point. Au début, dans la basse vallée de l'Ouad Mehadjra, le pays a un aspect sauvage : la rivière est encaissée entre deux hauts talus tout couverts de broussailles; myrte, bruyère, palmiers nains, et surtout lentisques ; au delà de ces talus on ne voit, à l'ouest, que de longues croupes boisées se succédant les unes aux autres; à l'est, que la haute muraille rocheuse qui couronne le Djebel Beni Hasan. Cette dernière se dresse toute droite au-dessus de nos têtes: à peine se trouve-t-il entre elle et les lentisques une étroite bande de cultures: quant à l'ouad, c'est un torrent aux eaux vertes et impétueuses. Mais après quelque temps le paysage se modifie : la bande de cultures s'élargit; des troupeaux paissent dans les broussailles; on rencontre des villages. On marche encore ; la rivière prend un autre nom: un palmier solitaire croissant sur sa rive la fait appeler Ouad en Nekhla. A ce moment s'opère un changement complet : lentisques et palmiers nains disparaissent: les talus s'arrondissant deviennent des côtes assez douces, que garnissent des cultures. Le Djebel Beni Hasan présente maintenant un aspect enchanteur : des champs de blé s'étagent en amphithéâtre sur son flanc et, depuis les roches qui le couronnent jusqu'au fond de la vallée, le couvrent d'un tapis d'or: au milieu des blés, brillent une multitude de villages entourés de jardins: ce n'est que vie, richesse, fraîcheur.

Des sources jaillissent de toutes parts : à chaque pas on traverse des ruisseaux ; ils coulent en cascades parmi les fougères, les lauriers, les figuiers et la vigne, qui poussent d'eux-mêmes sur leurs bords. Nulle part je n'ai vu de paysage plus riant, nulle part un tel air de prospérité, nulle part une terre aussi généreuse ni des habitants plus laborieux.

D'ici à Chechaouen, le pays reste semblable : le nom des vallées change, mais pareille richesse règne partout; elle augmente même encore à mesure que l'on s'avance. J'arrive dans la vallée de l'Ouad Arezaz : les villages maintenant se succèdent sans interruption: le sentier, bordé d'églantiers en fleurs, ne sort plus des vergers; nous cheminons à l'ombre des grenadiers, des figuiers, des pêchers et de la vigne, dont les rameaux couvrent les arbres: les ruisseaux sont si nombreux que l'on marche presque constamment dans l'eau. C'est ainsi que je parviens non loin du confluent où finit, avec le territoire des Beni Hasan, le *blad el makhzen*. Au delà commencent les Akhmâs : c'est le *blad es siba*. Nous ne pouvons aller seuls plus loin. D'ailleurs il est 7 heures du soir. Nous nous arrêtons dans un beau village où l'on nous donne l'hospitalité.

Ici les habitations sont bien différentes des huttes que l'on voit près de Tétouan: ce sont des maisons, les unes de pisé, les autres de briques, toutes bien construites; la plupart sont blanchies; elles sont couvertes de toits, soit de chaume, soit de tuiles; point de terrasses. Auprès de toute demeure est un clos de gazon; des murs bas l'entourent, de vieux figuiers l'ombragent: là rentrent chaque soir les troupeaux qui, le jour, paissent dans la montagne. Des ruisseaux courent en tous les sentiers du village; ils apportent l'eau devant chaque porte. Tout est propre, frais, riant.

Toute la journée il y avait des passants sur le chemin, dans les champs une foule de travailleurs. Ainsi que nous l'avons dit, la plupart des cultures consistent en blé; cependant on rencontre aussi de l'orge et, de loin en loin, quelques champs de maïs. Deux cours d'eau importants : l'Ouad Tétouan (berges de terre presque à pic de 4 ou 5 mètres de haut; lit de 12 mètres de large, rempli d'eau courante et assez claire, de 50 à 60 centimètres de profondeur; fond de sable); et l'Ouad Mehadjra (voici ce qu'il est dans sa partie inférieure : berges à peine marquées; eaux vertes, de 6 à 8 mètre de large et de 30 ou 40 centimètre de profondeur, serpentant dans un lit de galets beaucoup plus large; courant très rapide).

Le Djebel Beni Hasan est un massif extrêmement remarquable : le versant occidental en affecte, dans sa partie nord, la forme suivante : a ; dans sa région sud, celle-ci : b ; les plus hauts sommets, dont les cartes marines nous donnent les altitudes, 1 410 mètres, 2 210 mètres, 1 818 mètres, en sont invisibles du fond de la vallée; une haute muraille de pierre grise, à crête dentelée, le couronne de ce côté et lui donne l'aspect le plus étrange : on dirait une série de rochers de Gibraltar juxtaposés sur un piédestal de montagnes : quelque chose comme ceci : y. La crête supérieure de cette muraille me paraît être à une altitude à peu près uniforme pouvant varier entre 1200 et 1500 mètres. Au-dessus, quelques cultures entrevues en deux ou trois points semblent révéler l'existence d'un plateau.

3 juillet.

A 3 heures et demie du matin, nous nous mettons en route; un jeune homme du village où nous avons passé la nuit nous accompagne : son père qui, moyennant une faible rétribution, nous a accordé son *anaia*, nous le donne pour nous servir de *zetat*⁶. Il est sans armes, comme toutes les gens qu'on rencontre de Tétouan à Chechaouen. Nous descendons d'abord les dernières pentes du Djebel Beni Hasan; puis, suivant le fond de la vallée qui se déroule à son pied, nous ne tardons pas à entrer sur les terres des Akhmâs. C'est toujours la même prospérité, la même richesse : l'Ouad el Hechaïch roule ses eaux paisibles à l'ombre d'oliviers séculaires; sa vallée est couverte de beaux champs de blé où travaillent gaiement une foule de moissonneurs. Ce n'est que sur les premières pentes du Djebel Mezedjel, prolongement du Djebel Beni Hasan, trop raides ici pour recevoir de culture, qu'on retrouve pendant quelque temps les palmiers nains. Encore cela dure peu : le premier talus franchi, les côtes deviennent plus douces, et au milieu de champs dorés, en traversant des ruisseaux innombrables, je monte à Chefchaouen.

La ville, enfoncée dans un repli de la montagne, ne se découvre qu'au dernier moment : on

⁶ *Zetat*. Dans toutes les tribus indépendantes du Maroc, ainsi que dans celles qui sont imparfaitement soumises, la manière de voyager est la même. On demande à un membre de la tribu de vous accorder son *anaia* « protection » et de vous faire parvenir en sûreté à tel endroit que l'on désigne : il s'y engage moyennant un prix qu'on débat avec lui, *zétata* : la somme fixée, il vous conduit ou vous fait conduire par un ou plusieurs hommes jusqu'au lieu convenu; là on ne vous laisse qu'en mains sûres chez des amis auxquels on vous recommande. Ceux-ci vous mèneront ou vous feront mener plus loin dans les mêmes conditions : nouvelle *anaia* ou nouvelle *zetata*, et ainsi de suite. On passe de la sorte de main en main jusqu'à l'arrivée au terme du voyage. Ceux qui composent l'escorte sont appelés *zetat*; leur nombre est extrêmement variable, je l'indiquerai toujours : on verra qu'un seul homme suffit parfois, lorsque ailleurs, souvent très près, quinze ne suffisent pas. L'usage de l'*anaia*, appelé aussi *mezrag*, forme une des principales sources de revenu des familles puissantes, C'est à elles, en effet, que les voyageurs s'adressent de préférence, la première condition chez un *zetat* étant la force de faire respecter son protégé. Il y a une seconde qualité non moins essentielle qu'il faut chercher en lui : c'est la fidélité. En des lieux où il n'y a ni lois ni justice d'aucune sorte, où chacun ne relève que de soi-même, des *zetats* peuvent piller, égorger, chemin faisant, les voyageurs qu'ils avaient promis de défendre ; nul n'a un mot à leur dire, nul n'a un reproche à leur faire; c'est un accident contre lequel rien au monde ne peut garantir : une fois en route avec des *zetats*, on est entièrement à leur merci. Aussi faut-il les choisir avec la plus grande prudence et, avant de demander à un homme son *anaia*, s'informer minutieusement de sa réputation. D'ailleurs, quoiqu'on en voie un très grand nombre qui trahissent, soit ouvertement en vous pillant eux-mêmes, soit par stratagème en vous faisant dépouiller par un parti plus nombreux auquel ils donnent le mot; quoiqu'il y en ait d'autres qui vous abandonnent, chemin faisant, après s'être fait payer d'avance, ou bien qui ne consentent à vous accompagner jusqu'au bout qu'à condition d'augmenter leur salaire, malgré ces genres divers de trahison, genres que j'ai expérimentés tous sans exception, on trouve aussi des hommes honnêtes qui, les uns par sentiment d'honneur, les autres pour garder intacte une réputation source de nombreux bénéfices, non seulement vous conduisent fidèlement jusqu'à la fin, mais montrent même un dévouement qui va jusque risquer leur vie pour vous défendre.

a gravi tous les premiers échelons de la chaîne; on est parvenu à la muraille rocheuse qui la couronne; on en longe péniblement le pied au milieu d'un dédale d'énormes blocs de granit où se creusent de profondes cavernes. Tout à coup ce labyrinthe cesse, la roche fait un angle: à cent mètres de là, d'une part adossée à des montagnes à pic, de l'autre bordée de jardins toujours verts, apparaît la ville. Il était 6 heures du matin quand j'y arrivai: à cette heure, les premiers rayons du soleil, laissant encore dans l'ombre les masses brunes des hautes cimes qui la surplombent, doraient à peine le faîte de ses minarets: l'aspect en était féérique. Avec son vieux donjon à tournure féodale, ses maisons couvertes de tuiles, ses ruisseaux qui serpentent de toutes parts, on se serait cru bien plutôt en face de quelque bourg paisible des bords du Rhin que d'une des villes les plus fanatiques du Rif. Chefchaouen, dont la population compte un grand nombre de cherifs⁷, est en effet renommée pour son intolérance: on se raconte encore le supplice d'un malheureux Espagnol qui, il y a une vingtaine d'années, voulut y pénétrer: même les Juifs, qu'on tolère, sont soumis aux plus mauvais traitements; parqués dans leur mellah ils ne peuvent en sortir sans être assaillis de coups de pierres: sur tout le territoire des Akhmâs, auquel appartient la ville, personne ne passa près de moi sans me saluer d'un *Allah iharraq bouk, ia el Ihoudi*⁸, ou de quelque autre injure analogue. Chechaouen a 3 ou 4 000 habitants, parmi lesquels une dizaine de familles israélites. Le marché s'y tient le dimanche. C'est une ville ouverte. Derrière elle s'élève à pic la haute muraille de roche qui couronne le Djebel Mezedjel; en avant commencent de superbes jardins qui, s'étendant sur le flanc de la montagne, couvrent un espace immense; les fruits qu'ils produisent, leurs raisins surtout, sont célèbres dans tout le nord du Maroc. Chechaouen est renommée aussi pour l'excellence de son eau.

Pendant cette dernière partie de ma route, j'ai encore rencontré beaucoup de personnes sur le chemin. Celui-ci ne cesse pas d'être bon: une seule côte un peu raide, aucun passage difficile. Sol terreux, peu de pierres. J'ai traversé deux cours d'eau assez importants: l'Ouad Arezaz (berges de terre d'un mètre; eau claire et courante de 60 centimètres de profondeur; 8 mètres de large; lit de galets), et l'Ouad el Hechaïch (il coule à pleins bords dans un lit de gravier de 10 mètres de large; eau claire et courante de 60 centimètres de profondeur). Le Djebel Mezedjel, identique au Djebel Beni Hasan, n'est que la continuation de celui-ci sous un autre nom: on le voit se prolonger bien loin encore dans le sud, appelé alors Djebel el Akhmâs.

Vers 7 heures du matin, je quitte Chechaouen pour reprendre la direction de Tétouan. Le chemin qui m'a conduit me ramène. Pas de nouvelles remarques à faire. Je ne me lasse pas d'admirer cette merveilleuse quantité d'eau courante qu'on rencontre le long de la route; si ce n'est dans les hautes vallées de la Suisse, je n'ai vu nulle part un aussi grand nombre de sources, de ruisseaux grands et petits, tous pleins d'eau douce et limpide. La population sait tirer parti de tant de bienfaits: aucune place cultivable qui ne soit ensemencée, on voit des champs suspendus en des points qui paraissent presque inaccessibles. - Chemin faisant, je rencontre un *hadj*⁹, qui suit la même direction que nous; apprenant que je suis étranger, il me salue en français et nous causons. J'avais remarqué déjà, et c'est un fait que je ne cesserai de constater dans la suite, que les

⁷ Parmi ces chérifs, se distingue au premier rang la Famille des Oulad El Maddjich; ils font partie de la descendance de Sidi Abd es Selam ben Mechich, célèbre saint marocain mort en 1227 de J.-C. et enterré, non loin de Tétouan, au Djebel el Alam. C'est à l'obligeance de M. Pilard, ancien interprète militaire, qui d'ailleurs m'a, ainsi qu'on le verra, fourni la matière de plusieurs autres notes, que je dois ce renseignement, Le Djebel el Alam, où se trouve le mausolée de Sidi Abd es Selam ben Mechich, est situé à une journée de marche de Tétouan, dans le Djebel Beni Hasan. Il fait partie de cette chaîne. Il s'élève sur son versant oriental.

⁸ Que Dieu fasse brûler éternellement le père qui t'a engendré, Juif!

⁹ Musulman qui a fait le pèlerinage de la Mecque.

hadjs étaient généralement plus polis et affables que les autres Musulmans. C'est à tort qu'on se figure parfois qu'ils reviennent de la Mecque plus fanatiques et intolérants qu'ils n'étaient; le contraire se produit: leur long voyage, les mettant en contact avec les Européens, leur fait voir d'abord que ceux-ci ne sont pas les monstres qu'on leur avait dépeints; ils sont surpris et reconnaissants de ne point trouver chez nous d'hostilité; puis nos bateaux à vapeur, nos chemins de fer, les frappent d'admiration; au retour, ce n'est pas le souvenir de la kaba qui hante leur esprit, c'est celui des merveilles des pays chrétiens, celui d'Alexandrie, de Tunis, d'Alger. La plupart du temps, le Pèlerinage, loin d'augmenter leur fanatisme, les civilise et leur ouvre l'esprit.

Quelle que pût être notre célérité, il n'était pas possible d'arriver à Tétouan le jour même : nous passâmes la nuit dans un village des Beni Hasan. Le lendemain, nous repartîmes de très bonne heure; à 6 heures du matin, nous étions dans la ville.

Les Beni Hasan, sur le territoire desquels j'avais marché pendant la plus grande partie de cette excursion, sont de race et de langue tamazirt. Ils sont dits Qebaïl¹⁰. Tout le massif montagneux auquel ils ont donné leur nom leur appartient. Cette tribu me paraît riche et nombreuse, à voir la quantité et l'importance des villages, la fertilité du pays, les belles cultures qu'il renferme, le monde qu'on y rencontre sur les routes. Elle est fort dévote, à en juger par la grande proportion de hadjs qui s'y trouve, par le nombre de ses qoubbas. et de ses zaouïas, à en juger aussi par les immenses détours qu'on me faisait faire à travers champs, chaque fois qu'on approchait d'un de ces lieux vénérés, de peur de le souiller par la présence d'un Juif.

Dans cette tribu, aussi bien que chez les Akhmâs, les costumes sont les suivants : pour les hommes de condition aisée: caleçons étroits s'arrêtant au-dessus du genou, courte chemise sans manches, en laine blanche, descendant jusqu'à mi-cuisse, enfin djellaba brune; comme chaussure, la belra¹¹ jaune; comme coiffure, une calotte rouge. Cette dernière se supprime souvent : dans

¹⁰ Les expressions de *Qebaïl*, *Chellaha*, *Haratin*, *Béraber*, sont autant de mots employés par les Arabes pour désigner une race unique dont le nom national, le seul que se donnent ses membres, est celui d'*Amazir* (féminin *Tamazirt*, pluriel *Imaziren*). Au Maroc, les Arabes appellent *Qebaïl* les Imaziren de la partie septentrionale, ceux qui habitent au nord du parallèle de Fâs; ils donnent le nom de *Chellaha* à tous les Imaziren blancs résidant au sud de cette ligne (A); celui de *Haratîn* aux Imaziren noirs, Leucaethiopes des anciens; enfin celui de *Berâber* est réservé à la puissante tribu tamazirt dont il est proprement le nom. M. le colonel Carette ne s'était pas trompé en disant que le mot de Berâber, appliqué par les généalogistes arabes à toute la race tamazirt, devait être celui de quelque tribu importante de ce peuple, tribu dont on avait par erreur étendu le nom à toutes les autres. Cette tribu des Berâber existe toujours: c'est encore aujourd'hui la plus puissante du Maroc; elle occupe toute la portion du Sahara comprise entre l'Ouad Dra et l'Ouad Ziz, possède presque en entier le cours de ces deux fleuves, et déborde en bien des points sur le flanc nord du Grand Atlas; elle est jusqu'à ce jour restée compacte, et elle réunit chaque année en assemblée générale les chefs de ses nombreuses fractions: nous donnerons ailleurs sa décomposition. Dans le Sahara, dans le bassin de la Mlouïa, on est près de la tribu des Berâber : on la connaît; on n'a garde d'appliquer son nom à d'autres qu'à elle. Mais qu'on s'éloigne vers le nord, qu'on aille à Fâs ou à Sfrou, on trouve déjà la confusion. On entend généraliser le nom de la célèbre tribu du sud et l'appliquer indifféremment à toutes celles des environs qui parlent la même langue, comme les Aït Ioussi, les Beni Ouaraïn, les Beni Mgild, les Zaïan, etc., tribus que, mieux informés, les Arabes de Qçâbi ech Cheurfa ou des Oulad el Hadj auront soin de n'appeler jamais que du nom général de Chellaha. Pour nous, suivant l'exemple des tribus limitrophes des Berâber, nous donnerons le nom de Qebaïl aux Imaziren que l'usage fait désigner ainsi, aux autres celui de Chellaha ou de Haratîn, réservant celui de Berâber pour la seule tribu à laquelle il appartient.

(A) En d'autres termes, et plus exactement, les Imaziren du massif Rifain sont appelés Qebaïl et ceux du massif Atlantique Chellaha. La ligne de démarcation entre les deux noms est la large trouée qui sépare les deux massifs, celle qui conduit de Lalla Marnia à Fâs et de là à l'Océan par la vallée du Sebou.

¹¹ La *belra* (babouche) est une sorte de pantoufle très large, en cuir souple, à semelle mince, sans talon. C'est la seule chaussure qu'on voie au Maroc.

tout le Maroc, les populations des campagnes ont d'habitude la tête nue, quelque soleil qu'il fasse, et bien que la plupart se rasent les cheveux. Les pauvres n'ont qu'une chemise de laine blanche et une djellaba ou un court burnous de même étoffe; rien sur la tête, ou bien quelque chiffon blanc ou rouge noué autour, laissant le crâne à découvert; les pieds nus ou chaussés de sandales. Ici, par exception, peu de cheveux sont rasés: on se contente de les porter très courts. Rien de particulier dans le costume des femmes: elles ont celui qu'elles portent dans les campagnes du Tell algérien; il est uniformément en laine ou en cotonnade blanches; toutes laissent leur visage découvert; pour travailler aux champs, elles s'enroulent autour des jambes un épais morceau de cuir fauve fixé sur le devant par une agrafe: c'est quelque chose comme les cnémides que mettait Laërte pour jardiner.

En général, les hommes sont assez beaux et surtout vigoureux, les femmes laides et communes. Bien que le tamazirt soit leur langue habituelle, les Beni Hasan savent la plupart l'arabe; mais ils y mêlent diverses expressions étrangères: telle est la particule *d*, dont ils font précéder les noms au génitif: ainsi ils disent Ouad d en Nekhla, Djebel d el Akhmâs, etc. Cet emploi du *d* se retrouve d'ailleurs dans le Maroc entier, avec le même sens, celui de notre préposition « de »; mais nulle part avec autant d'excès qu'aux environs de Tétouan.

1°. - DE TÉTOUAN À FÂS.

4 juillet

Pendant cette première journée de marche, je me borne à gagner le fondoq devant lequel j'étais déjà passé, entre Tanger et Tétouan. La route a été décrite, je n'en reparlerai pas. J'ai fait prix, pour me conduire à Fâs, avec un muletier musulman: c'est en sa compagnie que je suis parti ce matin; notre caravane est peu nombreuse: dix bêtes de somme; le muletier, son fils et un domestique; voilà, avec Mardochée et moi, tout ce qui la compose. D'ici à Fâs, par la route que nous allons prendre, il n'y a rien à craindre; nous serons constamment en blad el makhzen et en pays peuplé: inutile de prendre d'escorte.

Le fondoq où nous passons la nuit est une vaste enceinte carrée dont le pourtour est garni, à l'intérieur, d'un hangar: les voyageurs s'installent sous cet abri; les animaux restent au centre: le maître du lieu perçoit une légère rétribution sur bêtes et gens; de plus, il vend de l'orge et de la paille. Les établissements de ce genre, rares au Maroc dans la campagne, y sont très nombreux dans les villes: le hangar se surmonte alors d'un étage où sont disposées de petites cellules fermant à clef qu'on loue aux étrangers: ce sont les seules hôtelleries qui existent. Le fondoq où nous sommes parait très fréquenté: vers le soir, près de cinquante voyageurs s'y trouvent réunis; la cour est pleine: chevaux, ânes, mulets, chameaux, s'y pressent pêle-mêle avec des troupeaux de boeufs et de moutons.

5 juillet.

A 4 heures du matin, nous quittons le fondoq. La caravane s'augmente de trois personnes: un homme se rendant à Fâs; il porte à la main une cage contenant six canaris; c'est pour les vendre qu'il entreprend ce voyage; il compte sur un bénéfice d'environ trente francs. Puis une femme et sa petite fille, allant je ne sais où. Aujourd'hui, la route traverse deux régions fort différentes: durant la première partie de la journée, je suis dans un pays montueux, très arrosé, souvent boisé: ce sont les dernières pentes du revers occidental des montagnes du Rif. Puis, vers midi, après avoir passé un col aux abords rocheux et difficiles, je débouche dans une immense plaine légèrement ondulée où je marche jusqu'au gîte. Cette plaine, couverte tantôt de champs de

blé et de maïs, tantôt de pâturages, tantôt de nouara hebila¹², s'étend à perte de vue dans les directions de l'ouest et du sud; au nord et à l'est, elle est bornée par une longue ligne de hauteurs bleuâtres, au flanc desquelles on distingue de blancs villages et les taches sombres de vergers. La nouvelle région où je viens d'entrer et où je demeurerai jusqu'à l'Ouad Sebou présente le contraste le plus complet avec celle que je quitte : là on ne voyait que des villages, ici presque que des tentes; là une foule de jardins, ici pas un arbre; là tous les ruisseaux, toutes les rivières avaient de l'eau courante, tous étaient bordés de lauriers-roses; ici bien des lits sont à sec, d'autres ne contiennent qu'une eau croupissante et le laurier-rose a disparu. Cependant, sans être riante comme la première, c'est encore une riche contrée : le sol, terreux partout, est entièrement cultivable; de beaux champs de blé, d'orge et parfois de maïs, en couvrent une grande partie et en prouvent la fécondité. D'ailleurs, si elle n'a pas ces ondes fraîches et limpides que j'admirais près de Tétouan, les rivières pourtant y sont nombreuses et l'eau est loin d'y manquer, malgré la saison.

Nous nous arrêtons à 4 heures du soir, dans un douar des Bdaoua¹³, en un lieu où se tient un marché hebdomadaire, Souq el Arbaa el Bdaoua. Pendant cette journée, je n'ai rencontré sur la route qu'un passage difficile : les environs du col signalé plus haut. Parmi les cours d'eau traversés, trois avaient quelque importance: l'Ouad el Hericha (berges escarpées de 2 ou 3 mètres de haut; 6 mètres de large; eau claire de 50 centimètres de profondeur, qui coule sur un lit de gros galets; courant rapide); l'Ouad el Kharroub (berges de terre escarpées de 2 ou 3 mètres de haut; 5 mètres de large; eau claire et courante de 50 centimètres de profondeur; lit de gravier); l'Ouad Aïcha (6 mètres de large; eau de 50 à 60 centimètres de profondeur; courant insensible). En général, peu de monde sur le chemin, mais sur quelques points beaucoup de travailleurs dans les champs: partout, de Tétouan à Fâs, on moissonne. Souvent les douars qu'on rencontre sont grands, mais ils ont l'aspect misérable: les tentes, petites et mauvaises, ne descendent qu'à 80 centimètres de terre, laissant un vide mal fermé par une cloison de nouara hebila. Encore tout n'est-il pas tentes; celles-ci sont mêlées la plupart du temps de huttes en nouara hebila. Huttes et tentes sont groupées sans ordre, formant un ensemble qui rappelle peu le sens primitif du mot douar. Ainsi sont tous les campements de Tétouan à Fâs.

6 juillet.

Départ à 5 heures du matin. Toute la journée, je continue à marcher dans la plaine ondulée décrite hier; rien n'y change: même terrain, mêmes habitants, même horizon; seulement, à partir de 11 heures, j'ai en vue le Djebel Sarsar.



El Qçar el Kebir. ses jardins, le Djebel Sarsar.
(Vue prise à 2 kilomètres de la ville, du chemin de Tétouan.) Croquis de l'auteur.

¹² Les *nouara hebila* sont de larges fleurs blanches portées par des tiges raides qui atteignent jusqu'à 1,20 à 1,40 m de hauteur; elles poussent sans culture, très serrées, formant comme de vastes champs blancs; les tiges ont en moyenne 1 mètre à 1,20 m d'élévation; elles servent, une fois sèches, à allumer le feu et à faire des huttes grossières. Cette plante n'est propre à aucun autre usage : les animaux ne la mangent point.

¹³ La tribu des Bdaoua fait partie de la province d'El Araïch, province gouvernée par un qaïd résidant à El Araïch. Les Bdaoua, ainsi que toutes les populations que je rencontrerai d'ici à Fâs, ne parlent que l'arabe.

Sa croupe massive apparaît à l'est, dominant les hauteurs qu'on aperçoit de ce côté. El Qçar est située au milieu de la plaine. Nous entrons dans la ville à 4 heures du soir.

Plus de voyageurs aujourd'hui qu'hier sur la route. Le principal cours d'eau traversé est l'Ouad el Mkhâzen (berges de terre à 1/2 de 4 à 5 mètres de haut; 10 à 12 mètres de larges ; belle eau courante de 50 centimètres de profondeur).

Un événement se produit ce soir dans notre caravane : en entrant à El Qçar, l'homme aux canaris nous fait part de son mariage : en marche, il a fait connaissance avec notre compagne de route; elle lui a plu; il lui a offert sa main ; elle a accepté; ils vont se marier à El Qçar : on vendra les canaris comme on pourra ; le prix en servira au don nuptial et aux frais de la noce.

7 juillet.

C'est aujourd'hui samedi : force m'est de rester ici pendant 24 heures. De tous les ennuis auxquels m'a soumis ma condition de Juif, je n'en connais aucun qui approche de celui-là : perdre cinquante-deux jours par an. Certains Israélites du Maroc sont d'avis que c'est le point le plus admirable de leur religion. Je n'y ai rien trouvé de plus dur : on voudrait se mettre en route, on ne peut pas ; on est en voyage, il faut s'arrêter. Encore si l'on pouvait profiter de ce retard pour rédiger ses notes, mais c'est presque toujours impossible. Se trouve-t-on seul ? On barricade sa porte, on bouche les fentes, et on se met au travail. Mais il est si difficile d'être seul ce jour-là ! Et il ne faudrait pas qu'on vous surprit à écrire: votre secret serait trahi; on saurait que vous n'êtes pas Israélite. A-t-on jamais vu au Maroc Juif écrire durant le sabbat ? C'est défendu au même titre que voyager, faire du feu, vendre, compter de l'argent, causer d'affaires, que sais-je encore ! Et tous ces préceptes sont observés, avec quel soin ! Pour les Israélites du Maroc, toute la religion est là : les préceptes de morale, ils les nient; les dix commandements sont de vieilles histoires bonnes tout au plus pour les enfants; mais quant aux trois prières quotidiennes, quant aux oraisons à dire avant et après les repas, quant à l'observation du sabbat et des fêtes, rien au monde, je crois, ne les y ferait manquer. Doués d'une foi très vive, ils remplissent scrupuleusement leurs devoirs envers Dieu et se dédommagent sur les créatures.

Encore ici ne suis-je pas très à plaindre : je profiterai de cette journée pour visiter la ville. Celle-ci a pu mériter autrefois son nom de El Qçar el Kebir¹⁴, mais aujourd'hui elle n'est plus ni grande ni fortifiée. Très mal construite, avec ses maisons non blanchies qui lui donnent un air de saleté et de tristesse, c'est la plus laide des villes que j'aie vues au Maroc ; elle manque d'eau; on est obligé d'en aller chercher dans des outres à l'Ouad el Qous, à près d'une demi-heure de distance. La population peut être de 5 ou 6 000 habitants, dont un millier d'Israélites : ceux-ci étaient autrefois enfermés dans un mellah ; comme il est devenu trop étroit, on leur permet aujourd'hui d'habiter dans toute la ville. Malgré cela, il est difficile de se loger : j'ai eu toutes les peines du monde à trouver une chambre, et quelle chambre ! Je n'aurais jamais cru qu'une telle quantité d'araignées et de souris pût tenir en un si petit espace. Quant aux anciennes fortifications, on en retrouve peu de traces: quelques pans de murs ruinés, de pisé extrêmement épais, se dressant çà et là aux abords de la ville, voilà tout ce qu'il en reste. Une des choses remarquables de ce lieu est la quantité innombrable des cigognes: point de maison sans un nid de ces oiseaux; il y en a, je pense, presque autant que d'habitants. El Qçar est la résidence d'un gouverneur, lieutenant du qaïd d'El Araïch¹⁵.

¹⁴ Le grand château.

¹⁵ Le qaïd d'El Araïch est le chef de la province du même nom. De Tanger à Fâs, je traverse cinq provinces: celles de

Auprès de la ville, sont de grands vergers: j'y ai remarqué de belles plantations d'orangers, entretenues avec soin et arrosées par des norias. Mais ce sont des exceptions : en général, ces jardins sont plus vastes que florissants; ils produisent peu de fruits; la plupart de ceux qu'on consomme ici viennent de Tanger ou de Tétouan.

8 juillet.

Départ à 5 heures du matin. Je marche dans la même plaine: telle elle était avant-hier au nord d'El Qçar, telle elle sera encore toute cette journée. Il n'y a qu'une différence : la ligne de hauteurs qui la bordait vers l'est disparaît et fait place aux lourds massifs du Djebel Sarsar et du Djebel Kourt. A 3 heures de l'après-midi, nous arrivons à Chemmaha, petit douar où nous devons passer la nuit.



Djebel Sarsar. (Les parties ombrées sont boisées.)
(Vue prise du chemin d'El Qçar à Fâs, à 22 kilomètres d'El Qçar). Croquis de l'auteur.



Djebel Kourt. (Vue prise du chemin d'El Qçar à Fâs, à l'ouest sud-ouest et à environ 12 kilomètres de la montagne.) Croquis de l'auteur.

Je n'ai traversé aujourd'hui qu'une seule rivière, mais elle est importante : c'est l'Ouad el Qous (berges de terre à 1/1 de 7 à 8 mètres de haut; eau courante de 60 à 70 centimètres de profondeur et de 20 à 25 mètres de large; lit de gravier).

Une caravane qui chemine en ces pays arrive toujours plus nombreuse qu'elle n'était partie. En marche, elle se grossit de tous les isolés qu'elle rencontre et qui suivent la même route. A chaque gîte, elle s'accroît de quelques personnes qui profitent de l'occasion. *El amara mliha*, « la société est bonne », dit-on : la société est une sûreté et souvent une économie. Cinq au départ, nous sommes déjà une douzaine : nous arriverons quinze ou vingt à Fâs.

9 juillet.

Départ à 4 heures et demie du matin. Nous reprenons notre marche au travers du même pays. A 2

Tanger, de Tétouan, d'El Araïch, du Rarb, et de Fâs. Les quatre premières sont gouvernées chacune par un qaïd ; dans la dernière l'autorité est partagée entre trois bachas. Ces sept fonctionnaires relèvent tous directement du sultan. La province du Rarb est très étendue: je vais y entrer, et j'y resterai jusqu'auprès de Fâs. Les tribus des Tegaga, des Hejaoua, des Oulad Aïssa, des Cheraga, en font partie.

heures, nous parvenons au bord de l'Ouad Ouerra. Le fond de la vallée, très large ici, est limité des deux côtés par un talus de terre presque à pic d'une dizaine de mètres de hauteur. L'aspect de la vallée est riant: c'est une grande prairie où paissent de nombreux troupeaux; quelques bouquets d'arbres l'ombragent; des jardins, des douars s'y voient en grand nombre. Au milieu, la rivière, large de 80 mètres, aux eaux vertes, coule claire et rapide sur un lit de galets. Ce lit est bordé de berges de terre à pic, de 4 à 5 mètres de haut; la largeur de la rivière atteint près de 100 mètres au gué où nous la traversons; en ce point, elle a environ 60 centimètres de profondeur; au-dessous, son cours se rétrécit, mais elle devient profonde de 1,50 m. Nous nous arrêtons sur la rive gauche de l'ouad, dans un petit douar ombragé de figuiers: c'est là que nous passerons la nuit.

Avant d'arriver à l'Ouad Ouerra, j'avais franchi un cours d'eau assez important, l'Ouad Rdât (berges de terre de 4 à 5 mètres de haut; eau claire et courante de 50 centimètres de profondeur; 15 mètres de large; lit de gravier). Aujourd'hui, un peu moins de monde sur le chemin que les jours derniers. Les cultures semblent aussi un peu moins nombreuses et moins soignées. Les pâturages augmentent.

D'ici on voit, tout à fait dans le lointain, bornant l'horizon vers l'est, une longue série de crêtes grisâtres très découpées; elles paraissent appartenir à des massifs élevés; un sommet se distingue par ses formes escarpées: c'est le Djebel Oulad Aïssa. Plus près de moi, dans la direction du sud, j'aperçois le Djebel Tselfat. - L'Ouad Ouerra renferme beaucoup de poissons; des hommes de la caravane pêchent, et en prennent une quantité étonnante. Il contient aussi des tortues, comme la plupart des cours d'eau entre Tanger et Fâs.



Djebel Tselfat, (Vue prise du chemin d'El Qçar à Fâs, à environ 16 kilomètres de la montagne) Croquis de l'auteur.

10 juillet.

Départ à 5 heures du matin. Je marche jusqu'au gîte dans la même plaine que les jours précédents, mais le terrain se modifie un peu. Il commence à changer vers 9 heures et demie, à la frontière des Oulad Aïssa. Jusque-là c'était toujours la même plaine à ondulations légères, succession de plateaux peu élevés, coupés de vallées sans profondeur. A partir de là, les rides se creusent, les reliefs se prononcent. Cependant les mouvements sont encore peu accentués, et la région d'ici à l'Ouad Sebou peut se considérer comme appartenant à celle où je suis entré le 5 juillet. Mais, par divers côtés, elle annonce la contrée qu'on trouvera sur la rive gauche du fleuve: déjà les flancs des vallées se couvrent de jardins; déjà apparaissent sur les côtes des plantations d'oliviers, de vignes et de figuiers; déjà les collines se couronnent de villages. De plus, la nouara hebila, plante curieuse qui couvre une partie de la plaine que je finis de traverser, et que je n'ai jamais rencontrée ailleurs, devient rare: par contre, le jujubier sauvage commence à se montrer; depuis que je suis chez les Oulad Aïssa, j'en vois çà et là des buissons poussant dans la campagne. On rencontre plus de passants qu'hier; le pays paraît plus habité et plus riche. Vers 3 heures et demie, nous atteignons la vallée du Sebou: moins large que celle de l'Ouad Ouerra, elle est aussi nettement dessinée. Un double talus à pente très raide en limite le fond de chaque côté.

Ce fond est en partie sablonneux: on y voit peu de cultures, mais il y a des pâturages avec plusieurs grands douars ; au milieu coule, en serpentant beaucoup, l'Ouad Sebou. La largeur moyenne paraît en être de 60 mètres, la profondeur d'un mètre ; il coule entre deux berges de terre de 3 à 4 mètres de haut; les eaux en sont moins claires que celles de l'Ouad Ouerra, mais le courant en est extrêmement rapide ; nous profitons, pour le passer, d'un gué où il prend une grande largeur et se divise en trois bras ; dans les deux premiers je trouve une profondeur de 50 centimètres environ ; dans le troisième, large de 50 mètres, une profondeur de 70 centimètres ; le lit est formé de gros galets. Nous faisons halte dans un douar, sur la rive gauche du fleuve, tout près d'un rocher isolé, *Hadjra ech Cherifa*, qui donne son nom à ce lieu. Ici encore mes compagnons font une pêche abondante. De l'Ouad Ouerra à l'Ouad Sebou, je n'ai traversé que des ruisseaux.

11 juillet.

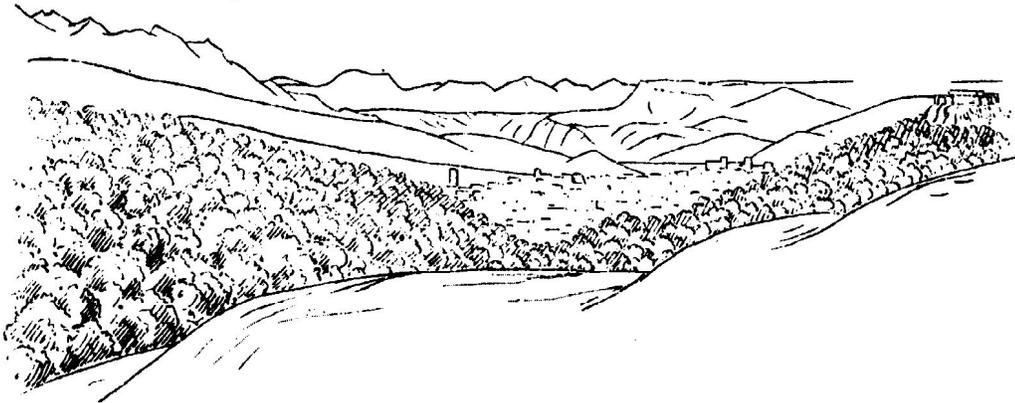
Départ à 5 heures du matin. Après nous être élevés par degrés en franchissant une succession de côtes coupées de ravins assez profonds, nous arrivons à 10 heures au coeur même du massif du Gebgeb. Nous nous mettons à gravir cette montagne : le sol reste terreux, mais le chemin, en pente très raide, devient difficile. La fatigue de la route est compensée par la beauté du paysage : autour de soi on ne voit que vastes plantations de vignes et d'oliviers, s'étendant sur tout le flanc de la montagne et en couronnant le faite; puis, de temps en temps, on aperçoit vers la droite la haute cime du Terrats, ou bien, dans le lointain, la silhouette grise du Zerhoun. A midi, j'atteins le col, situé presque au niveau des sommets du massif. De là on jouit d'un spectacle merveilleux : à droite, le Terrats et le Zerhoun ; à gauche, l'arête rocheuse du Zalar ; en avant, bornant toute l'étendue de l'horizon, une ligne confuse de montagnes lointaines que dominent la haute cime du Djebel Riata et les crêtes neigeuses du Djebel Beni Ouaraïn : au milieu de cette ceinture grandiose, au pied même du Gebgeb, apparaît Fâs, émergeant comme une île blanche de la mer sombre de ses immenses jardins.



Djebel Gebgeb et Djebel Terrats.
(vue prise au nord-ouest de ces montagnes, du chemin d'El Qçar à Fâs.)
Croquis de l'auteur.

Du col, la descente est aisée: à 2 heures: j'arrive à Bab Segma et j'entre dans l'antique cité de Moulei Edris.

Portion orientale du Djebel Zalar.



Partie orientale de Fâs el Bali. (Le reste de la ville est caché par des collines couvertes de vergers.)
 (Vue prise à un kilomètre du mellah de Fâs, du chemin de Sfrou.) Croquis de l'auteur.

Pendant cette journée une foule de voyageurs n'a cessé de sillonner le chemin de Hadjra ech Cherifa à Fâs ; le pays est d'une richesse extrême : ce ne sont que cultures, villages, jardins, plantations de vignes et d'oliviers. Quelques ravins sont boisés; peu de places incultes, celles qu'on voit sont couvertes de jujubiers sauvages et de palmiers nains ; la nouara hebila a entièrement disparu. Peu d'eau courante, mais des sources et des puits. Vers 7 heures et demie, j'ai passé au milieu de l'Arbaa des Oulad Djema ; malgré l'heure matinale, il était animé : il s'y trouvait 300 ou 400 personnes, et on venait de toutes parts.

5°. - SÉJOUR A FÂS.

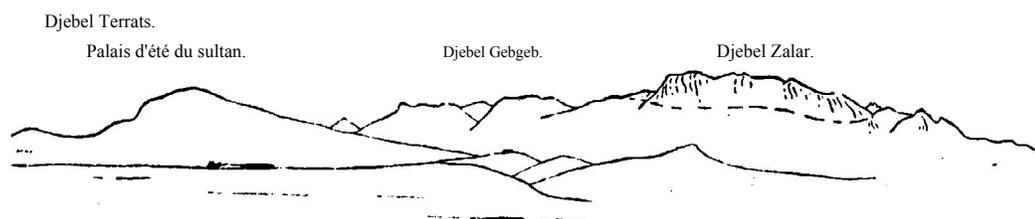
A mon passage à Tanger, M. Benchimol, dont le nom est connu en France par les importants services que, depuis plus d'un siècle, sa famille ne cesse de rendre à notre pays, m'avait donné une lettre pour un des principaux négociants de Fâs, M. Samuel Ben Simhoun. Je me fis immédiatement conduire à la maison de ce dernier. Je reçus de lui le meilleur accueil. Je lui demandai aussitôt de m'aider à trouver les moyens de gagner le Tâdla ; il me promit de le faire, et il m'offrit si cordialement l'hospitalité que je n'hésitai pas à l'accepter. D'ailleurs je comptais ne passer que peu de temps à Fâs : cette ville étant décrite dans plusieurs ouvrages en grand détail et mieux que je n'eusse pu le faire, je n'avais pas à l'étudier; il me tardait, au contraire, de la quitter pour entrer enfin en pays inconnu. Je priai donc M. Ben Simhoun de hâter mon départ pour le Tâdla : je tenais à y aller en coupant au court, à travers le massif inexploré qu'occupent les Zemmour Chellaha et les Zaïan,

Ce que je désirais n'était pas chose aussi facile que je l'avais crû. Nous n'obtinmes d'abord que les renseignements les plus décourageants : le chemin que je voulais prendre était impraticable, jamais on ne le suivait; les Zaïan et les Zemmour Chellaha étaient des tribus sauvages chez lesquelles il était impossible de voyager; il ne fallait pas songer à une route pareille; d'ailleurs n'en avait-on pas une autre, aussi sûre que celle-ci l'était peu ? celle qui se prenait toujours, et qui passait par Rebat et Dar Beïda, On eut beau chercher, questionner, s'informer, ce fut tout ce qu'on put obtenir. Au bout de huit jours, force fut de s'avouer qu'il n'y avait rien à espérer à Fâs. Mon hôte fit alors une dernière tentative: il écrivit à Meknâs, priant un de ses amis d'y continuer les recherches qui jusque-là avaient si peu réussi. La réponse ne se fit

pas attendre: il existait à Meknâs un chérif, homme honorable, qui connaissait le chemin que je demandais ; il l'avait suivi lui-même plusieurs fois: comble de bonheur, il avait l'intention d'aller à Bou el Djad dans quelque temps ; je pourrais partir avec lui, il se faisait fort de me faire passer partout. Mais il ne voyagerait qu'à la fin du Ramadân. Or le Ramadân commençait à peine. Il était dur d'être arrêté un mois à Fâs ; d'autre part, l'occasion qui s'offrait était unique: il fallait ou l'attendre, ou se résigner à suivre la route ordinaire. Je ne balançai pas, j'acceptai la proposition du chérif. - Quant à mon séjour à Fâs, je m'efforcerais de l'employer le plus utilement possible, j'en profiterais pour aller visiter Tâza et Sfrou.

Je ne puis dire combien de zèle montra M. Ben Simhoun en ces négociations. C'est lui qui fit toutes les démarches, toutes les recherches. Jusqu'au moment où la dernière disposition fut prise pour mon départ, il quitta ses occupations, il négligea ses affaires, pour se consacrer en entier à ce que je lui avais demandé. Il montra en tout une intelligence, une activité, une discrétion dont je ne devais pas trouver d'autre exemple au Maroc parmi ses coreligionnaires.

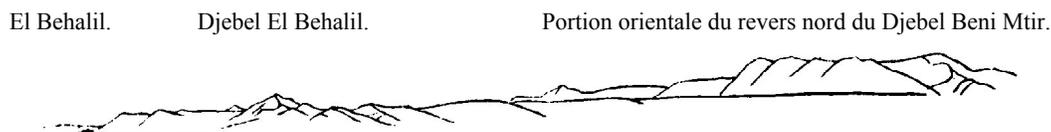
La population de Fâs est d'ordinaire estimée à 70 000 habitants, dont 3 000 Israélites : ces chiffres ne sont, je crois, pas loin de la vérité.



Monts Terrats, Gebgeb et Zalar et plaine du Saïs. (Vue prise du chemin de Sfrou à Fâs.)
Croquis de l'auteur.



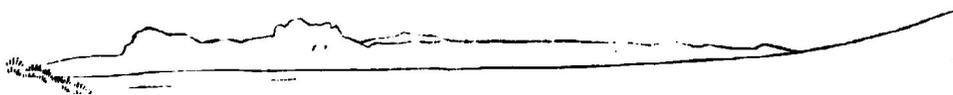
Djebel Terrats. (Vue prise du mellah de Fâs.)
Croquis de l'auteur.



Djebel El Behalil, portion orientale du revers nord du Djebel Beni Mtir et plaine du Saïs.
(Vue prise du mellah de Fâs.) Croquis de l'auteur.

Fâs fait un commerce considérable; elle est le centre où affluent d'une part les marchandises européennes venant par Tanger, de l'autre les cuirs du Tafilelt, les laines, la cire et les peaux de chèvre des Aït Ioussi et des Beni Ouarâin, parfois même les plumes du Soudan. Les laines, les

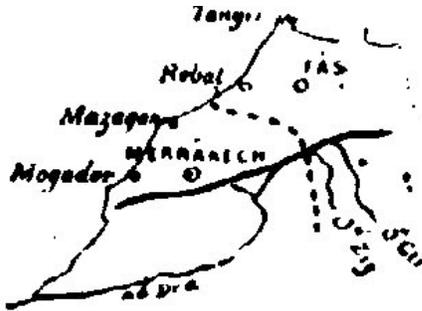
peaux, la cire, sont expédiées par grandes quantités en Europe; les plus beaux cuirs restent à Fâs où, travaillés par d'habiles ouvriers, ils servent à faire ces belras, ces coussins, ces ceintures, objets de luxe qu'on vient y acheter de tous les points du Maroc du nord¹⁶. Les objets d'origine européenne arrivant dans la ville sont nombreux : velours, soieries, passementeries d'or et d'argent venant de Lyon; sucres, allumettes, bougies de Marseille; pierres fines de Paris; corail de Gênes; cotonnades (*meriqan, shen*, indiennes), draps, papier, coutellerie, aiguilles, sucres, thés d'Angleterre; verrerie et faïences d'Angleterre et de France. Une portion de ces marchandises, tout ce qui est passementeries, pierres fines, coutellerie, reste à Fâs. Le reste, c'est-à-dire la plus grande part de beaucoup, va alimenter des marchés de Fâs au Tafilelt. Les grands négociants de la capitale envoient des agents, munis de cotonnades et de belras, sur les marchés des Hiaïna et des Beni Mgild; de plus, ils ont des correspondants échelonnés depuis Sfrou jusqu'au Reteb : ils leur expédient du sucre, du thé, des cotonnades, qui s'écoulent de là chez les Beni Ouarain, les Aït Ioussi, les Aït Tsegrouchen, et chez toutes les tribus de la haute Mlouïa et de l'Ouad Ziz.



Djebel Zerhoun. (Vue prise du chemin de Fâs à Sfrou, à un kilomètre du mellah de Fâs.)
Croquis de l'auteur.

D'un autre côté, les caravanes qui viennent du Tafilelt, apportant des cuirs et des dattes, s'en retournent chargées de cotonnades, de sucre, de thé, de riches vêtements de drap et de belras fines, pour lesquels Fâs est renommée, et d'une pacotille de parfums, de papier, d'aiguilles, d'allumettes, de verres et de faïences. Fâs fournit ainsi non seulement une partie du Maroc central, mais encore la plus grande portion du Sahara oriental, toute celle qui dépend commercialement de l'Ouad Ziz. Un commerce aussi étendu serait la source de richesses immenses dans un autre pays; mais ici plusieurs causes diminuent les bénéfices : d'abord le prix élevé des transports, tous faits à dos de chameau ou de mulet, prix que doublent au moins les nombreux péages établis sur les chemins du nord de l'Atlas et les escortes qu'il est indispensable de prendre au sud de la chaîne; ensuite, dans une région dont la plus grande partie est peuplée de tribus indépendantes et souvent en guerre entre elles, dont l'autre n'est qu'à moitié soumise et se révolte fréquemment, il arrive sans cesse qu'une caravane est attaquée, qu'un convoi est pillé, qu'un agent est enlevé. Le commerce a donc ses risques, et plus d'un motif vient en amoindrir les gains.

¹⁶ Le Maroc se divise politiquement et commercialement en deux régions distinctes et presque sans rapports l'une avec l'autre : la première a Fâs pour centre ; on peut l'appeler Maroc du nord ou royaume de Fâs. La seconde a pour centre Merrâkech : elle peut se désigner sous le nom de Maroc méridional ou royaume de Merrâkech. Ces deux régions ont chacune leur capitale, chacune leurs ports, chacune leur commerce. Elles sont séparées par une longue ligne de tribus indépendantes, les Zaïr, les Zemmour Chellaha, les Zaïan, les Ichqern, les Ait Seri, les Berâber, et par les régions montagneuses qui s'étendent entre les bassins de l'Oumm er Rebia et du Dra d'une part, et ceux du Sebou, de la Mlouïa et du Ziz de l'autre. Il n'y a que deux points par où communiquent ces deux contrées ; ils se trouvent aux extrémités opposées de la ligne qui les sépare ; ce sont : au nord-ouest, le bord de la mer ; au sud-est, la plaine qui, par le Todra, le Ferkla et le Reris, s'étend entre l'Ouad Dâdes et l'Ouad Ziz. Les deux chemins qui suivent, l'un cette plaine, l'autre le rivage de l'Océan, sont les seuls qui mettent en relation le Maroc du nord et le Maroc du sud.



Enfin il est entravé encore par le manque de crédit et par l'usure. Le taux de l'intérêt atteint au Maroc des limites fantastiques, ou plutôt il n'en a pas. Voici le taux auquel prêtent à Fâs des Israélites qui se respectent: 12 % pour un coreligionnaire d'une solvabilité certaine ; 30 % pour un Musulman d'une solvabilité également assurée; 30 % pour une personne de solvabilité moins sûre, mais qui fournit un gage ; 60 % dans les mêmes conditions sans gage¹⁷.

¹⁷ Il faut aussi compter parmi les obstacles au commerce l'absence d'un système monétaire uniforme. Il y a bien une unité monétaire, le *mitqal*, se divisant en dix *ouqia*. Mais c'est une valeur toute théorique; il n'existe point de monnaie la représentant : on se sert de pièces étrangères et de quelques rares pièces du pays, les unes et les autres changeant de valeur dans chaque ville, dans chaque tribu. Les pièces en usage sont:

- Le *real* (pièce de 5 francs, française ou espagnole) : il a cours partout; c'est la monnaie principale, l'unité dont on se sert pour tous les comptes, toutes les évaluations.
- La *peseta* (pièce de 1 franc; 5 valent un real) : toutes les pièces d'un franc françaises ou espagnoles passent dans les grandes villes; hors de là n'ont cours que les vieilles pesetas espagnoles du siècle dernier ou des dix premières années de celui-ci.

Diverses monnaies marocaines en argent. Il y en a d'une foule de modèles, les unes anciennes, les autres neuves; les plus fortes sont un peu plus grosses qu'une pièce de 0 fr. 50 : on ne leur donne pas d'autre nom que celui de leur valeur en ouqias, valeur qui change en chaque lieu. Elles passent dans tout le Maroc, mais avec une valeur relative moindre que celle des pièces européennes,

Les pièces de 2 francs, de 0 fr. 50 et de 0 fr. 20, n'ont cours que dans les grandes villes; il en est de même de toute la monnaie d'or. Les populations des campagnes et des petites localités, n'ayant pas le moyen de la contrôler, refusent de l'accepter, craignant d'en prendre de fausse.

Comme monnaie de cuivre, on se sert d'une monnaie nationale dont l'unité est la *mouzouna*. On compte quatre mouzounas dans l'ouqia et 40 dans le mitqal. Cette monnaie est en usage dans tout le Maroc; sa valeur y est uniforme: c'est la seule pour laquelle il en soit ainsi. Il n'y a pas de pièces d'une mouzouna; il y en a de 2/3 de mouzouna, de 1/6 de mouzouna, etc.

La pièce de 5 francs, seule unité pratique, a une valeur qui diffère en chaque lieu; de plus, en un même point, cette valeur n'est pas fixe, elle oscille sans cesse entre certaines limites. Voici ce qu'elle valait en divers endroits, aux époques où je les ai traversés : Tanger, Tétouan, El Qçar, Fâs, Meknâs : 10 mitqals; - de Meknâs à Demnât, 8 à 9 mitqals; - Demnât, Zaouïa Sidi Rehal : 10 mitqals; - Tazenakht, 10 à 11 mitqals; Zenâga : 8 à 9 mitqals; - Tisint : 4 mitqals 1/2 à 5 mitqals; - Tatta, Aqqa, Isaffen, Halen, Chtouka, Agadir Irir, partie méridionale de la tribu des Haha, tout le Sahel marocain : de 3 mitqals 1/2 à 4 mitqals 1/2; - Ilir (sur l'Ouad S. Mohammed ou Iaqob) : 12 mitqals; - Taroudant, Houara, Menâba : 12 mitqals 1/2; - partie septentrionale de la tribu des Haha, Mogador : 12 à 13 mitqals; - Mezgita, Aït Seddrât : 11 mitqals 1/2; - Tinzoulin : 8 mitqals; - toute la partie du pays de Dra située au sud du Tinzoulin, Tazarin, Todra, Ferkla, Tafilelt : 4 mitqals; - Dades : 4 mitqals 1/2; - Qçâbi ech Cheurfa, Misour, Outat Oulad el Hadj : 9 mitqals; - Debdou : 2 mitqals 1/2 (c'est-à-dire 100 mouzounas : on a adopté cette valeur pour pouvoir compter d'après la règle française; dans ces conditions chaque mouzouna vaut 5 centimes; on compte à Debdou par douros, francs, sous). - Qaçba el Aïoun : 3 mitqals.

Ainsi qu'on le voit, la pièce de 1 franc ou real vaut de 8 à 12 mitqals dans le nord et dans le centre du Maroc. Cette valeur baisse brusquement et tombe à 4 mitqals, parfois même à moins, dans le Sahel (nom de la région qui borde l'Océan au sud de l'Ouad Sous) et dans le Sahara. De même, à Debdou et aux environs de la frontière française,



Dans les diverses villes du Maroc que j'ai vues, le costume des Musulmans de condition aisée est le même ; je le décrirai ici une fois pour toutes : linge de coton ; comme principal vêtement, soit un costume de drap brodé à la mode algérienne, soit un long cafetan de drap de couleur très tendre, soit plus souvent encore la *farazia*, sorte de cafetan de coutil blanc cousu au-dessous de la ceinture, comme la gandoura, et se fermant du haut par une rangée de petits boutons de soie; sur la tête, un large turban en étoffe très légère de coton blanc ; par-dessus le tout, un léger haïk de laine blanche unie; aux pieds, jamais de bas: de simples belras jaunes. Au Maroc, la couleur des belras a la plus grande importance : le jaune est réservé aux Musulmans, le rouge aux femmes, le noir aux Juifs : c'est une règle rigoureuse, observée même dans les campagnes les plus reculées. Les citadins portent rarement le burnous: il ne fait pas partie de leurs habits ordinaires ; on ne le met que lorsqu'il fait froid. Les marchands, les individus de condition secondaire, remplacent volontiers le costume algérien, le cafetan, la *farazia*, par la djellaba en laine blanche ou en drap bleu foncé: avec la djellaba on ne porte pas le haïk. Quant aux pauvres, ils n'ont qu'une chemise et une djellaba grossière. Les Musulmans de Fâs ont la peau d'une blancheur extrême ; ils sont en général d'une grande beauté ; leurs traits sont très délicats, efféminés même, leurs mouvements pleins de grâce; passant leur vie dans les bains, ils ont la plupart, même les pauvres, de cette propreté merveilleuse qui distingue les Musulmans des villes.

Si dans les cités la mode est invariable, c'est tout le contraire dans les campagnes ; à chaque pas, je la verrai changer. Je signalerai, chemin faisant, ces différences : elles sont telles qu'on peut dire, à la vue du costume et des armes d'un Marocain, à quelle région il appartient. De Tétouan à Fâs, l'habillement est uniforme : c'est, pour les gens dans l'aisance, une chemise de coton ou de laine, une djellaba blanche, un haïk ; les pauvres portent des djellabas de couleur ou des lambeaux d'étoffe blanche dont ils se couvrent comme ils peuvent. Les uns et les autres sont pour

la nécessité de se rapprocher de notre système a fait, dans une zone restreinte, tomber le real à 2 mitqals 1/2 et 3 mitqals.

Dans ces monnaies de valeur si variable, il circule beaucoup de pièces fausses: il en existe parmi les reals; il en existe surtout parmi les pesetas espagnoles, qui sont la monnaie la plus commune. Ces anciennes pièces, à empreinte souvent effacée, sont d'une imitation facile; aussi dans celles qui servent actuellement s'en trouve-t-il plus de fausses que d'authentiques. Ce sont les Juifs, les talebs, les cherifs, qui les confectionnent, tous ceux, en un mot, qui ont quelque instruction : la plupart d'entre eux s'occupent d'alchimie et, en attendant qu'ils découvrent la pierre philosophale, font de la fausse monnaie. Dans ces conditions, on ne reçoit d'argent qu'avec les plus grandes précautions; le moindre paiement exige, dans les campagnes surtout, un temps infini; on n'accepte une pièce qu'après l'avoir tournée, examinée, montrée à deux ou trois personnes, fait voir à un Juif, s'il s'en trouve. Quant aux monnaies d'or, on n'en veut point, tant on craint d'en prendre de fausses. Enfin il n'y a pas jusqu'à celles de cuivre qui ne soient souvent falsifiées.

la plupart tête nue: quelques-uns s'enroulent autour de la tête un turban étroit et mince qui en laisse le sommet découvert. En fait d'armes, on a le fusil à un coup, à pierre : canon long, large crosse triangulaire de bois noirci: la crosse est très simple, sans autres ornements que de légères incrustations de fil d'argent. Ces fusils se fabriquent surtout à Tétouan. La poudre se porte dans des boîtes de bois en forme de poire: elles sont toutes couvertes de gros clous de cuivre et de sculptures colorées. Les sabres sont rares dans cette région; les cavaliers seuls en ont. Les lames en sont courtes (70 à 80 centimètres), droites ou peu recourbées, très flexibles; les poignées, de corne ou de bois, avec gardes et branches de fer ; les fourreaux, de bois couvert de cuir, avec garnitures en cuivre: ce type de sabre est le seul en usage au Maroc. Enfin, ici comme ailleurs, tout le monde, hors des villes, porte habituellement le poignard, même étant désarmé; il sert au besoin de couteau. Il y a deux modèles de poignards au Maroc: l'un court et à lame courbe, seul usité dans le massif du Grand Atlas et au sud de cette chaîne; l'autre plus long et à lame droite, en usage dans le nord, où l'on rencontre aussi quelquefois, mais rarement, le poignard recourbé. Les harnachements des chevaux sont au Maroc les mêmes qu'en Algérie; mais les housses de selles sont de drap rouge, au lieu d'être de cuir, et les poitrails et les brides sont brodés de soie d'une seule couleur, rouge d'ordinaire.

La ville et la province de Fâs sont administrées par trois bachas, commandant chacun à une portion de la ville et à un certain nombre de tribus de la campagne¹⁸. Il n'y a point de grand commandement dans le blad el makhzen. Jamais plusieurs tribus considérables, plusieurs villes, ne sont réunies sous l'autorité d'un seul : chaque tribu de quelque importance, chaque cité, chaque province a son qaïd, nommé directement par le sultan et ne relevant que de lui. Bien plus, dans les capitales, à Fâs et à Merrâkech, et dans les grandes tribus telles que les Haha, les Chaouïa, etc., l'autorité est répartie entre plusieurs gouverneurs. Ils portent le titre de bacha dans les résidences impériales, Merrâkech, Fâs, Meknâs, celui de qaïd partout ailleurs. Cette extrême division du pouvoir a pour but d'empêcher les révoltes. Le soin constant du sultan est de veiller à ce que personne dans ses États ne devienne trop riche, ne prenne trop d'influence, il suffirait de si peu pour renverser son trône chancelant !

¹⁸ Voici comment ils se partagent l'autorité :

1° Le bacha Sidi Abd Allah. Il a deux lieutenants, *khalifa*, nommés directement par le sultan, Relèvent de lui: Fâs Qedim; les gens du Rif habitant le Gebgeb et le Lemta; le Djebel Zerhoun, avec Zaouïa Moulei Edris, dont il nomme le qaïd (il y a un qaïd à Zaouïa Moulei Edris, et des cheiks dans les autres villages du Zerhoun); les Oulad el Hadj habitant autour du pont du Sebou.

2° Le bacha Ould Ba Mohammed. Il est assisté d'un lieutenant nommé par le sultan. Sont sous son autorité : le mellah de Fâs; les Oulad Djema. (deux marchés dans la tribu); les Behalil; les Oulad el Hadj habitant sur la route de Fâs à Sfrou; les Chedja (à quelques heures de Fâs); les Hamian, les Mhaïa, les Oulad Sidi Cheikh, les Doui Mnia (campant tous dans le Saïs); les Romera (près des Chedja.). Toutes ces tribus sont dites « de plaine ». Voici maintenant les tribus de « montagne » : les Fichtâla (sur le chemin du Rif, à une demi-journée de Fâs; les Beni Ouriarel (sur le chemin du Rif, au delà des Fichtâla). Dans ces diverses fractions, c'est le bacha qui nomme les chefs. Ceux de la plaine sont appelé *khalifa es souq*, « lieutenants du marché », parce que c'est sur les marchés qu'ils rendent la justice; les petites tribus en ont un, les grandes en ont plusieurs. Dans la montagne, ils portent le nom de *chikh* : les Fichtâla et les Beni Ouriarel en ont un chacun.

3° Le bacha Hadj Saïd. Son commandement se compose de Qaçba Cherarda, redoute faisant partie de l'enceinte de Fâs Djedid, au nord de Bab Segma ; Sfrou (où il nomme le qaïd, ainsi que le chikh des Juifs); les gens du Sous et les nègres résidant aux environs de Fâs ; les Gherarda (habitant entre Fâs et Sfrou dans la partie appelée Bou Rejouan), Hadj Saïd est secondé par un khalifa.

6°. - VOYAGE A TAZA.

Il y a deux chemins principaux pour aller à Tâza : l'un, plus court, mais que l'on ne prend jamais, remonte l'Ouad Innaouen par les tribus des Hiaïna et des Riata ; l'autre, généralement suivi, traverse les Hiaïna, les Tsoul, les Miknâsa, évitant le plus longtemps possible le territoire des Riata et n'y entrant qu'à la porte de Tâza. Les Hiaïna, les Tsoul, les Miknâsa font partie du blad el makhzen; mais ils n'obéissent qu'à demi ; leur pays est peu sûr ; les caravanes y circulent sans escorte, mais les étrangers n'y voyagent guère isolés. Quant aux Riata, sur le territoire desquels est Tâza, ils sont indépendants, et de plus célèbres par leurs violences et leurs brigandages. On ne saurait faire un pas sur leurs terres sans l'anaïa d'un membre de la tribu ; encore faut-il choisir un homme puissant et sûr, ce qui, pour un étranger surtout, n'est pas facile. Pour moi, je vais partir dans les conditions les plus favorables. En ces lieux où le sultan n'a aucun pouvoir, il est un homme tout-puissant : c'est le moqaddem de la grande zaouïa de Moulei Edris de Fâs, Sidi Er Râmi¹⁹. Son influence, immense sur les Hiaïna, sur les Riata, s'étend plus loin encore; tout le Rif, des Romera aux Beni Iznâten, toutes les tribus entre Fâs, Tâza et la Méditerranée, obéissent à ses moindres volontés: ont-elles des affaires à Fâs, c'est lui qui s'en charge ; le sultan désire-t-il quelque chose de l'une d'elles, il s'adresse à lui. C'est à l'abri de cette puissante protection que je vais partir : à la prière de M. Ben Simhoun, Sidi Er Râmi me donne un de ses esclaves de confiance pour me conduire à Tâza ; nous prendrons le chemin le plus court, ce chemin que jamais on n'ose prendre: où ne passerait-on pas sous une pareille sauvegarde ?- Avec la même facilité, avec la même sécurité que je vais aller à Tâza, on pourrait, par Sidi Er Râmi, aller de Fâs à Chechaouen et à Tétouan par le chemin que j'avais voulu prendre et qui, dans le sens inverse, était si difficile. Ce qu'on m'avait dit à Tétouan était donc exact.

29 juillet.

A 8 heures du matin, je suis à la porte de Fâs ; un superbe cavalier noir y attend : c'est mon guide; nous partons. Après avoir, sur un pont de huit arches, traversé l'Ouad Sebou, nous nous mettons aussitôt à gravir le flanc droit de sa vallée, haute croupe aux pentes assez raides, au sol

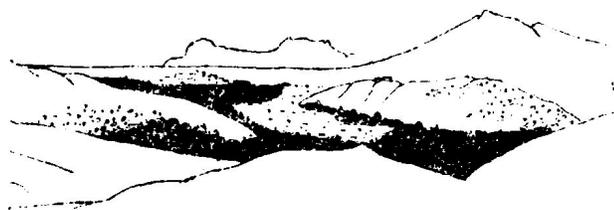
¹⁹ Le chef de la zaouïa de Sidi Edris, qui porte le titre de moqaddem de cette zaouïa, n'est ni un descendant de Sidi Edris ni un chérif, C'est le chef d'une maison où la dignité de moqaddem de la zaouïa se perpétue de père en fils depuis un temps très reculé. Il y a deux principales zaouïas de Sidi Edris : l'une au Djebel Zerhoun, où est enseveli Sidi Edris le père, celui qui vint d'Orient s'établir au Maroc; l'autre à Fâs, où est enterré le fils du précédent, Sidi Edris, fondateur de Fâs. Cette dernière est la plus importante de beaucoup. C'est là que réside le grand moqaddem. Un de ses parents dirige la zaouïa du Zerhoun. Le moqaddem est, nous venons de le voir, plus puissant en bien des lieux que le sultan: c'est un homme de grand poids au Maroc. Sa famille est depuis longtemps plus vénérée que celle des descendants mêmes de Moulei Edris, Cependant il donne à ces derniers une partie des offrandes qu'apportent les pèlerins à la zaouïa, Les cadeaux en nature, grains, tissus, etc., ainsi que ce qu'on lui remet personnellement, demeurent sa propriété particulière. Mais outre ces dons il existe deux troncs où les dévots glissent des offrandes : le contenu de ces troncs est distribué intégralement par lui entre un certain nombre de familles descendant de Moulei Edris, La postérité de ce dernier est fort nombreuse; mais ne sont admises à participer à ce revenu de la zaouïa que deux classes: 1° les familles résidant à Fâs et à Meknâs, au nombre d'une soixantaine; 2° celles qui font partie de la descendance de Moulei Abd es Selam ben Mechich, et qui demeurent soit dans les environs de Fâs, soit dans le Rif, soit dans la région de Tétouan, C'est le moqaddem qui remet à chaque maison la part à laquelle elle a droit.

Le moqaddem actuel est un homme d'âge moyen. Il se nomme Sidi Er Râmi, mais dans le peuple on ne l'appelle que Sidi Edris. Depuis longtemps on désigne de ce nom tous les moqaddems successifs de la zaouïa.

Sur la zaouïa de Moulei Edris, voir *Ali Bey*, t. 1, chap. XI.

jaune et nu : point de végétation, si ce n'est çà et là de rares et maigres cultures. D'ailleurs le terrain est doux, sans une pierre ; le chemin bon et facile: cette côte, Aqba el Djemel, la seule qu'il y ait entre Fâs et Tâza, est donc un faible obstacle. Nous la franchissons à quelque distance du sommet, et nous descendons ensuite par son versant est : il est semblable à l'autre, mais en pente plus douce. A son pied s'étend un plateau: sol dur, terre semée de beaucoup de pierres, nue dans quelques parties, le plus souvent couverte de palmiers nains et de jujubiers sauvages ; une strie de ravins parallèles, parfois assez profonds, le coupe. C'est là que nous cheminons jusqu'au moment où nous atteignons l'Ouad Innaouen. Cette rivière a ici 25 mètres de large et 60 centimètres de profondeur moyenne: ses eaux, vertes et limpides, coulent sur un fond de gravier, au milieu d'un lit de 50 mètres dont elles n'occupent que la moitié; le reste est couvert d'un fourré de lauriers-roses et de tamaris. Des berges de terre de 2 à 3 mètres bordent ce lit. L'Ouad Innaouen n'a pas un courant régulier, comme celui de l'Ouad Sebou. Tantôt ses eaux sont assez profondes, alors il a peu de courant; tantôt elles le sont très peu, et son courant est rapide : je ne crois pas que leur profondeur atteigne plus d'un mètre dans les parties que je verrai. La rivière serpente beaucoup ; aussi, sans en quitter les bords, la traverserai-je un grand nombre de fois d'ici à Tâza.

Djebel Zerhoun Fâs el Djedid Djebel Terrat.
Fâs el Bali



Fâs. Vue générale de la ville et de ses jardins, prise du haut d'Aqba el Djemel
Croquis de l'auteur.

Nous nous engageons dans cette vallée et nous y marchons jusqu'au soir. Le fond, de bonne terre, inculte d'abord, se remplit ensuite, en partie, de champs, de jardins et de bouquets d'arbres. Les flancs, talus de terre brune au sud, blanche ou grise au nord, sont longtemps sans cultures, tantôt nus, tantôt couverts de palmiers nains ; ce n'est que vers la fin de la journée que quelques plantations nous apparaissent sur leurs pentes. A 5 heures, nous faisons halte : nous sommes sur la rive gauche de l'Ouad Innaouen, dans un petit douar où nous passerons la nuit. La rivière a ici 15 mètres de large et environ 50 centimètres de profondeur. Les champs qu'on voit dans la vallée produisent du blé, de l'orge, du maïs ; les jardins, des melons, des pastèques, des courges, des oignons ; les arbres sont des oliviers et des figuiers.

L'Ouad Sebou, sous le pont où nous l'avons traversé, a 35 mètres de large et 80 centimètres de profondeur ; il coule au milieu d'un lit moitié vase, moitié gravier, d'une largeur de 60 à 80 mètres: courant extrêmement rapide ; eau jaune, chargée de beaucoup de terre. Le pont est jeté au-dessus d'un gué; en amont et en aval, le fleuve se rétrécit et prend une profondeur plus grande. Le fond de la vallée est occupé partie par des cultures, partie par des roseaux. - Du haut d'Aqba el Djemel, on aperçoit le pays au nord de l'Ouad Innaouen jusqu'à une grande distance : c'est d'abord une large étendue de collines grises très ravinées; puis, en arrière, dans le lointain, s'échelonne une série de chaînes de montagnes qui paraissent rocheuses.

30 juillet.

Départ à 5 heures du matin. Nous continuons à remonter l'Ouad Innaouen. Le fond de la vallée reste ce qu'il était hier. Le flanc droit s'élève un peu sans cesser d'être calcaire ou glaiseux. Le flanc gauche change complètement de nature: au bout de peu de temps, les cultures en disparaissent, le sol s'y hérissé de pierres; les pentes se raidissent, les crêtes s'élèvent et se couvrent d'arbres; enfin le flanc se confond avec une haute chaîne de montagnes, rocheuse et boisée; au milieu d'elles se dresse la cime majestueuse du Djebel Riata²⁰.



Djebel Riata, (Les parties ombrées sont boisées.)
(Vue prise au confluent de l'Ouad Innaouen avec l'Ouad Amelloul,) Croquis de l'auteur.

²⁰ C'est ici que j'atteins pour la première fois le pied du massif de l'Atlas, Les chaînes que j'ai rencontrées jusqu'ici appartenaient toutes à un autre massif qui en est entièrement distinct, le massif Rifain,

On donne le nom général d'Atlas au long dos d'inégale hauteur qui, tantôt montagnes, tantôt plateaux, traverse tout le Magreb de l'ouest sud-ouest à l'est-nord-est, sortant de l'Océan à Agadir Irir, plongeant dans la Méditerranée à Tunis. Il se divise naturellement en trois parties: Atlas Marocain, Atlas Algérien, Atlas Tunisien, Aux deux dernières on ne donne que l'appellation générale d'Atlas. Dans l'Atlas Marocain, au contraire, on distingue le Grand Atlas, le Moyen Atlas et le Petit Atlas, Ce sont trois chaînes parallèles qui forment, dans ce pays, la partie essentielle du massif.

Le *Grand Atlas* commence à l'Océan, dans la tribu des Haha, et expire dans le Dahra. C'est de beaucoup la plus haute des trois chaînes; c'est aussi la plus longue et c'est l'arête centrale,

Le *Moyen Atlas* est parallèle au Grand et situé au nord de celui-ci. Commencant non loin de Demnât, il expire dans le Dahra, à l'est de Debdou, C'est la seconde chaîne en hauteur.

Le *Petit Atlas*, parallèle aux deux premiers, mais moins haut qu'eux, est situé au sud du Grand Atlas: il commence à l'Océan, entre les embouchures du Sous et du Dra, et paraît expirer entre le Dra et le Ziz, dans les plateaux qui avoisinent ce dernier fleuve.

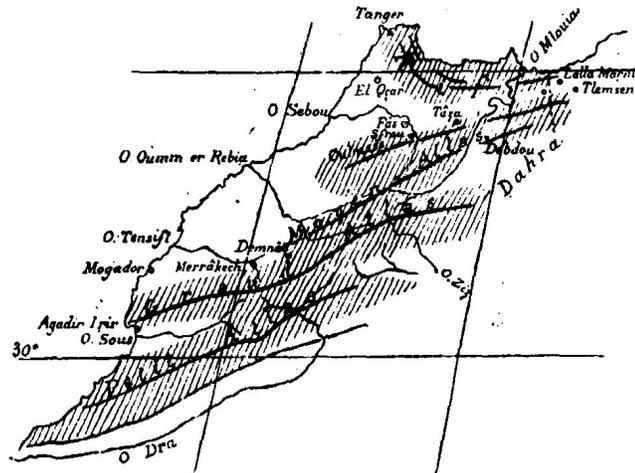
Telles sont les trois chaînes fondamentale de l'Atlas Marocain. Il y en a d'autres secondaires, toutes parallèles aux premières. Parmi elles, la plus importante est celle devant laquelle nous sommes: commençant à l'ouest d'Oulmess, elle passe au sud de Sfrou, a un de ses points culminants au Djebel Riata et se continue par les monts Beni Bou Zeggou, Zekkara, etc., jusqu'en Algérie, où elle passe au sud de Tlemcen.

Je franchirai cette dernière chaîne à Oulmess, le Moyen Atlas entre Qaçba Beni Mellal et Ouauouizert, le Grand Atlas à Tizi n Glaoui et à Tizi n Telremt, le Petit Atlas un grand nombre de fois.

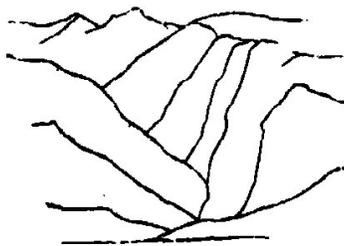
Chaque fois que je dirai: « au nord de l'Atlas », « au sud de l'Atlas », ce sera toujours de l'arête principale du massif que j'entendrai parler: il faudra donc comprendre: « au nord, au sud du Grand Atlas »

Le nom de Djebel Riata, qu'on vient de lire plusieurs fois, s'emploie également pour désigner l'ensemble de la région montagneuse occupée par les Riata et pour indiquer le pic remarquable qui en est le point dominant. Ce pic est célèbre à plus d'un titre: très élevé, il se voit d'une grande distance; ses flancs passent pour renfermer des minerais de plusieurs métaux; enfin son sommet est le lieu où se produit une particularité unique au Maroc: chaque année, après la fonte des neiges, ses plus hautes pentes se couvrent d'une foule de chenilles à longs poils; elles sont aussi froides que la glace, et c'est, disent les indigènes, la neige qui les enfante. On les appelle des *iakh*. Les chèvres mangent avidement ces chenilles, qui disparaissent bientôt. Il n'y a d'iakhs au Maroc que sur le Djebel Riata. C'est à ces insectes qu'il est fait allusion dans ce dicton de Fàs:

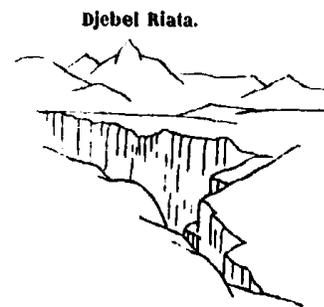
« Deux ridicules sont plus froids que l'iach: le vieillard qui fait le jeune, et le jeune homme qui fait le vieux. »



A 11 heures et demie, j'arrive à un accident de terrain des plus curieux : devant moi, la vallée est barrée par une ligne de collines, trait d'union entre les hauteurs de la rive droite et les monts Riata : ces collines sont peu élevées ; un col est au milieu. La rivière, au lieu de s'ouvrir un passage au travers de ce faible obstacle, passe plus au sud, par une étroite et profonde coupure à hautes murailles de roc, creusée à pic dans le flanc du Djebel Riata. Cette brèche, qui n'a au fond que la largeur du cours d'eau, et dont les parois sont presque aussi rapprochées dans le haut que dans le bas, a ses bords supérieurs bien au-dessus du sommet de la chaîne qui barre la vallée. Le chemin franchit cette chaîne en suivant une ligne elle-même remarquable: sur l'un et l'autre versant, on marche dans le fond d'une petite ravine dont la ligne de thalweg marque la place exacte où se sont rejoints les deux massifs pour former la digue ; à gauche de cette ligne, le terrain est entièrement calcaire, ce ne sont que côtes blanches s'étendant à perte de vue ; à droite, il est tout roche, ce ne sont qu'énormes blocs de grès allant se confondre avec ceux du Djebel Riata.



Coupure où passe l'Ouad Innaouen,
à 17 kilomètres en aval de Tâza.
(Vue prise au point où la rivière entre dans la coupure.)
Croquis de l'auteur.

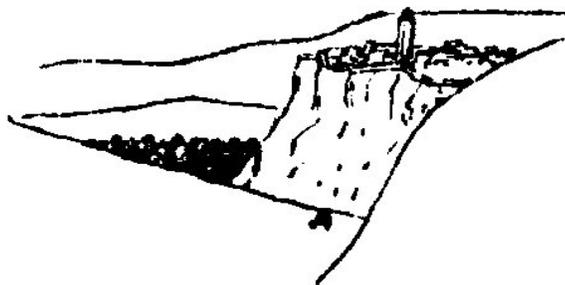


Djebel Riata.
Coupure où passe l'Ouad Innoouen,
à 17 kilomètres en aval de Tâza.
(Vue prise au point où la rivière sort de la coupure.)
Croquis de l'auteur.

Je me retrouve dans la vallée de l'Ouad Innaouen au moment où celui-ci, sortant de sa coupure, y réapparaît aussi. Telle était la vallée ce matin, telle elle se retrouve ici et telle elle

restera jusqu'au bout: seulement, à partir de maintenant on n'y verra plus ni arbres ni jardins ; par contre, les cultures la couvriront presque entièrement.

Nous ne la quittons qu'à l'approche de Tâza. Nous coupons alors au court à travers les premières pentes des montagnes des Riata : sol rocheux, sources nombreuses, bois d'oliviers et de figuiers, foule de jardins et de hameaux. A 3 heures et demie, nous atteignons un col : Tâza apparaît. Une haute falaise de roche noire se détachant de la montagne et s'avançant dans la plaine comme un cap; sur son sommet, la ville, dominée par un vieux minaret; à ses pieds, d'immenses jardins : tel est l'aspect sous lequel se présente ce lieu, Bientôt nous entrons dans les jardins, jardins superbes qu'égalent à peine les plus beaux du Maroc. Ils couvrent le flanc gauche et le fond du ravin de l'Ouad Tâza; à l'ombre d'arbres séculaires auxquels se suspendent de longs rameaux de vigne, nous franchissons ce torrent et nous gravissons, au milieu des rochers, le chemin raide et difficile qui conduit à la ville. A 3 heures et demie, j'atteins la porte de la première enceinte : j'ôte mes chaussures et j'entre.



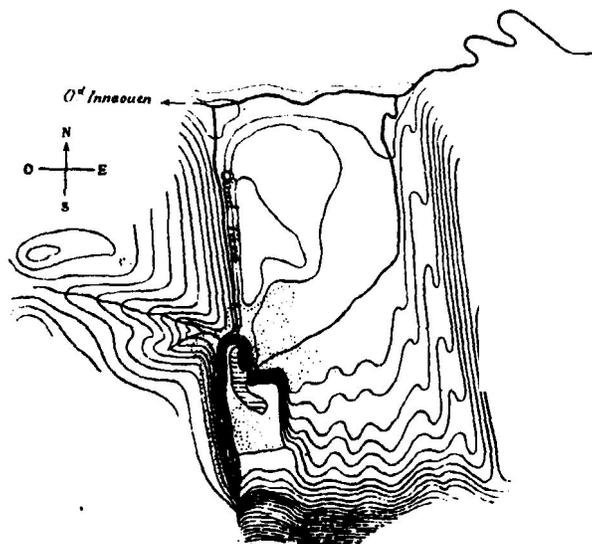
Taza. (Vue de la ville prise du chemin de Fâs.)
Croquis de l'auteur.

L'Ouad Innaouen, au moment où je l'ai quitté, à une heure et demie de Tâza, n'avait plus que 5 à 6 mètres de large et environ 30 centimètres de profondeur. En aval de la coupure qu'il traverse, au point où il en sort, sa largeur était encore de 8 mètres. L'Ouad Tâza n'est qu'un torrent; ses eaux, se précipitant par cascades sur un lit de roche, sont d'une limpidité extrême; il a 2 mètres de large. On le franchit sur un pont d'une arche en fort mauvais état. De Fâs à Tâza, nous avons rencontré très peu de monde sur la route : point de caravanes; comme voyageurs, quelques cavaliers portant tous fusil et sabre; personne dans les champs ; à quatre ou cinq reprises, j'ai remarqué des vedettes en armes postées auprès du chemin: elles étaient là pour veiller sur les moissons et, à l'occasion, pour détrousser les étrangers. Pas une personne, le long de la route, qui n'ait témoigné du plus profond respect pour mon guide: tous le saluaient, lui adressaient la parole; la plupart lui baisaient la main. Le pays que nous avons traversé est peu habité et mal cultivé; les tentes qu'on y rencontre sont assez belles; mais les villages ont un aspect misérable, ils sont composés de huttes plutôt que de maisons. Dans leurs douars, un grand nombre de chevaux bien soignés, digne d'une population belliqueuse.

VILLE DE TAZA.

Elle est située sur un rocher, à 83 mètres au-dessus du lit de l'Ouad Tâza, à 130 mètres au-dessus de celui de l'Ouad Innaouen. Adossée au sud à une haute chaîne de montagnes, bordée de précipices au nord et à l'ouest et d'un talus très raide au nord-est, elle n'est facilement accessible que d'un côté, le sud-est, Le plateau où se trouve la ville est en pente douce, vers l'est d'une part,

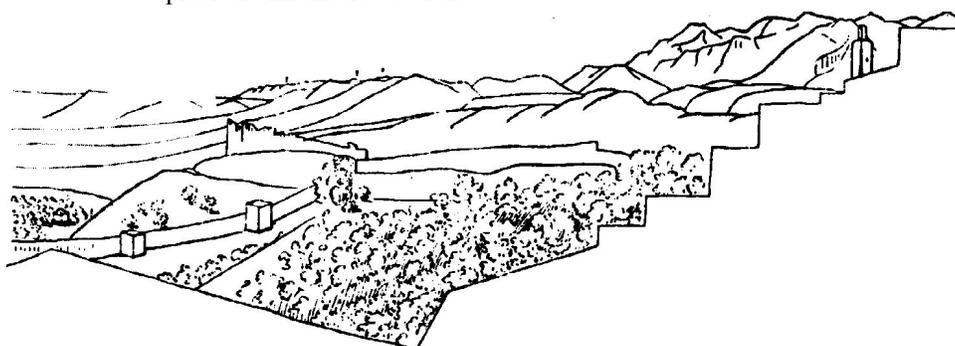
vers l'ouest de l'autre. Tâza est entourée de murs, doubles en plusieurs endroits ; autrefois ces fortifications étaient plus considérables encore, témoin les ruines éparses aux abords de la ville. Les murailles actuelles n'ont aucune valeur militaire: elles sont en pisé, fort minces et très vieilles. Chose rare, elles sont basses. Toute la surface close par la partie sud de l'enceinte est occupée par des jardins; au delà vient un deuxième mur, puis commence la ville proprement dite: là même tout n'est pas constructions ; certaines parties du plateau, vers l'est et vers l'ouest, sont couvertes de cultures. Tâza paraît avoir 3 à 4 000 habitants, dont 200 Juifs fort à l'étroit dans un très petit mellah. Il y a quatre mosquées, deux grandes et deux petites; deux ou trois fondouqs spacieux et bien installés, mais vides et tombant en ruine.



Tâza. La ville et les environs.

Chaîne rocheuse
à plusieurs kilomètres de Tâza

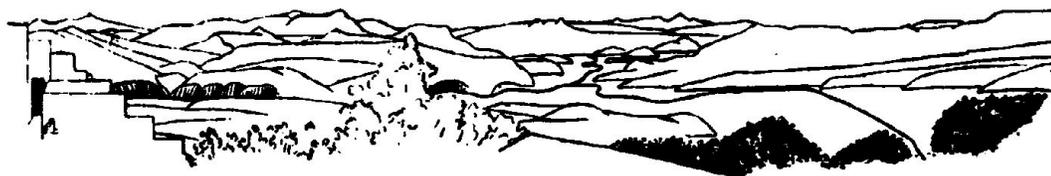
Monts des Riata.



Enceinte extérieure de Tâza et campagne environnante.
(Vue prise du mellah.) Croquis de l'auteur.

La ville est construite moitié en pierres, moitié en briques ; les maisons sont peintes de couleur brun-rouge, ce qui leur donne un aspect triste; elles sont, comme dans toutes les villes que j'ai vues au Maroc, excepté Chechaouen et El Qçar, couvertes en terrasse. La plupart des habitations possèdent des citernes dont l'eau est délicieuse et glacée ; mais c'est insuffisant aux

besoins des habitants et surtout à ceux des bestiaux: on va puiser ce qui manque au torrent. Des jardins superbes entourent Tâza de tous côtés ; l'Ouad Tâza d'une part, de l'autre une foule de ruisseaux descendant de la montagne les arrosent : c'est une épaisse forêt d'arbres fruitiers, d'une élévation extraordinaire, sans exemple peut-être au Maroc; couvrant la plaine tout autour de la ville, ils se pressent jusque sur le raide talus qui la borde à l'ouest et, atteignant là le pied de ses murailles, ils élèvent leur haute ramure au-dessus du faite des maisons.



Cours de l'Ouad Innaouen et campagne au nord-est de Tâza,
(Vue prise du mellah de la ville.) Croquis de l'auteur.

HABITANTS.

Tâza est sous la domination nominale du sultan. De fait elle est au pouvoir de la puissante tribu des Riata, qui en font la ville la plus misérable de la terre. Le sultan y entretient un qaïd et une centaine de mokhaznis²¹; ils vivent enfermés dans le méchouar, d'où ils n'osent sortir par peur des Riata. L'autorité du qaïd est nulle, non seulement au dehors, mais dans la ville même : ses fonctions se bornent à rendre la justice aux citadins et aux Juifs dans les différends qu'ils ont entre eux. Quant aux Riata, sur le territoire desquels se trouve Tâza, ils traitent cette cité en pays conquis, y prenant de force ce qui leur plait, tuant sur l'heure qui ne le leur cède pas de bonne grâce. Au dehors, ils tiennent la ville dans un blocus continu ; nul n'ose sortir des murs sans être accompagné d'un Riati : quiconque s'aventurerait sans zetat, ne fût-ce qu'à 100 mètres, serait dévalisé, maltraité, peut-être tué: c'est au point que les habitants ne peuvent pas aller seuls remplir leurs cruches à l'Ouad Tâza ; les Riata ont ainsi le monopole de l'eau, qu'ils apportent chaque jour moyennant salaire. Au dedans, la ville est encombrée de Riata; on en voit sans cesse un grand nombre flânant dans les rues, un grand nombre assis soit devant les portes, soit à l'intérieur des maisons, soit sur les terrasses: on les reconnaît à leur sabre et à leur fusil, qui ne les quittent pas; ils s'installent où bon leur semble, se font donner à manger; s'ils aperçoivent une chose qui leur plaise, ils la prennent et s'en vont. Le jour du marché, où ils sont plus nombreux encore que d'ordinaire, nul n'ose passer dans les rues avec une bête de somme, de peur de se la voir enlever. En outre, de temps en temps ils mettent la ville en pillage réglé; aussi, dès qu'un habitant a quelque argent, il se hâte de l'envoyer en lieu sûr, soit à Fâs, soit à Qaçba Miknâsa, C'est un spectacle étrange que celui de ces hommes se promenant en armes dans la ville, et y agissant toute l'année comme ils pourraient faire dans une ville ennemie le jour de l'assaut. Il est

²¹ Les mokhaznis sont des miliciens irréguliers, plutôt gendarmes que soldats. Ils ne forment point de corps constitués. Les principaux qaïds, ceux des villes surtout, en ont un certain nombre auprès d'eux; ils s'en servent pour faire la police, et surtout pour pressurer le pays, Quand ils en ont 100, comme celui de Tâza, c'est beaucoup. Il y a des mokhaznis à pied et à cheval: ils se montent et s'arment à leurs frais et à leur fantaisie: leur solde est fort irrégulière; suivant l'exemple de leurs maîtres, ils vivent sur le peuple en extorquant de l'argent çà et là, Je pense qu'en estimant à 2 000 le chiffre des mokhaznis ainsi disséminé. dans les provinces on aura un chiffre au-dessus de la vérité. Il y en a un plus grand nombre auprès du sultan, ne quittant pas sa personne

difficile d'exprimer la terreur dans laquelle vit la population. Aussi ne rêve-t-elle qu'une chose, la venue des Français. Que de fois ai-je entendu les Musulmans s'écrier : « Quand les Français entreront-ils ? Quand nous débarrasseront-ils enfin des Riata ? Quand vivrons-nous en paix comme les gens de Tlemcen ? » Et de faire des vœux pour que ce jour soit proche : l'arrivée n'en fait point de doute pour eux; ils partagent à cet égard l'opinion commune à une grande partie de la population du Maroc oriental et à presque toute la haute classe de l'empire, savoir : que dans un avenir peu éloigné le Maghreb el Aqça suivra le sort d'Alger et de Tunis et tombera entre les mains de la France. - Le commerce de Tâza est nul; les denrées européennes sont à un prix double de celui de Fâs, résultat naturel de la difficulté des communications. – Hélas ! ces beaux jardins eux-mêmes, où Ali Bey se plaisait à entendre roucouler pigeons et tourterelles, ne sont plus aujourd'hui aux habitants qu'une source d'amers regrets : on les voit toujours aussi verts qu'au temps de Badia, les mêmes ruisseaux y murmurent, les rossignols y chantent encore dans les arbres, mais les Riata les ont tous pris.

RIATA.

Les Riata sont une grande tribu tamazirt indépendante, occupant le revers nord du haut massif montagneux dont l'un des points culminants porte son nom, et s'étendant jusqu'à la vallée de l'Ouad Innaouen. Elle est bornée à l'est par les Houara, au nord par les Miknâsa et les Tsoul, à l'ouest par les Hiaïna, au sud par les Beni Ouaraïn, Elle se subdivise en six fractions :

- Ahel ed Doula (dans la montagne, du côté de la Mlouïa).
- Beni Bou Iahmed (dans la montagne, à l'ouest d'Ahel ed Doula).
- Beni Bou Qitoun (dans la montagne, à l'ouest des Beni Bou Iahmed et à l'est de Tâza),
- Beni Oujjan (dans la montagne, à l'ouest de Tâza et des Beni Bou Qitoun).
- Ahel el Ouad (dans la montagne, sur les bords de l'Ouad el Khel²², à l'ouest des
- Beni Oujjan et au sud-est de la zaouïa de S. Abd er Ralhman).
- Ahel Tahar (dans la montagne, à l'ouest des Ahel el Ouad et au sud-ouest de la zaouïa de S. Abd er Rahman).

Ainsi qu'on le voit, les Riata sont essentiellement montagnards. La partie de leur territoire située en plaine est peu habitée, peu cultivée même, quoique fertile : elle a d'ailleurs peu d'étendue, comparée à l'épais massif montagneux qui forme leur quartier principal: là sont leurs villages et leurs cultures, sur de hauts plateaux, dans de profondes vallées presque inaccessibles ; ces vallées sont, dit-on, d'une fécondité extrême, ombragées d'oliviers, et produisant de l'orge en abondance. Les flancs de la montagne contiennent, paraît-il, divers minerais, d'argent, de fer, d'antimoine et de plomb. Ce dernier métal est le seul qu'on sache extraire et travailler.

La fabrication des balles et celle de la poudre sont la principale industrie de la tribu: il y a 80 maisons où l'on s'y livre. Les Riata peuvent, je crois, mettre en ligne environ 3 000 fantassins et 200 chevaux. C'est une tribu belliqueuse et jalouse de son indépendance. Ses six fractions sont journellement en guerre entre elles, mais elles s'unissent toujours contre les ennemis communs. Il

²² L'Ouad el Khel se jette sur la rive gauche de l'Ouad Innaouen : son cours, m'a-t-on assuré, est souterrain sur une certaine longueur; sa vallée, très profonde, très étroite, d'abord très difficile, est d'une richesse extrême. Ce n'est qu'un long jardin où s'échelonnent des villages nombreux.

y a environ sept ans, Moulei El Hassan²³ voulut la soumettre; il marcha contre elle à la tête d'une armée : ses troupes furent mises en déroute; lui-même eut son cheval tué dans la mêlée; il s'enfuit à pied et non sans peine du champ de bataille²⁴. Depuis, il n'essaya pas de venger cet échec. Les Riata sont fort peu dévots : « ils n'ont ni Dieu ni sultan; ils ne connaissent que la poudre »; le fait est devenu proverbial. Cependant nous avons vu quelle immense influence possède sur eux Sidi Edris; ils ont encore, mais à un degré moindre, du respect pour trois ou quatre autres chérifs, tels que Moulei Abd el Rahman et Moulei Abd es Selam, dont nous verrons au retour les zaouïas. Ils n'élisent parmi eux ni cheikhs ni chefs d'aucune sorte; c'est l'état démocratique dans toute sa force: chacun pour soi avec son fusil. Cependant, là comme partout, quelques hommes possèdent, par leur fortune, par leur courage, une influence particulière: de nos jours, l'homme le plus considérable des Riata est un personnage du nom de Bel Khadir, habitant le village de Negert. Les Riata sont Imaziren (Chellaha) de race, et le tamazirt est leur langue habituelle ; mais, par suite de leur voisinage avec plusieurs tribus arabes, telles que les Hiaïna, les Oulad el Hadj, etc., un grand nombre d'entre eux parlent l'arabe. Ils sont de très haute taille ; leur costume ne diffère pas de celui que nous avons vu de Tétouan à Fâs, si ce n'est par la coiffure: tous ont la tête nue, avec un mince cordon de poil de chameau ou de coton blanc lié autour. Ils ne marchent jamais qu'armés, et ont sabre et fusil: ce dernier est de forme analogue à ceux qu'on a décrits plus haut, mais plus grossier; quelques-uns ont des fusils européens à capsule. Les femmes ne se voilent point. On en voit un grand nombre en ville le jour du marché: de taille élevée, portant leur jupe retroussée au-dessus du genou, elles ont l'air si martial que, ne fût l'absence d'armes et de barbe, on pourrait les prendre pour des hommes. Les Riata sont grands fumeurs de kif; de plus, il existe chez eux une coutume que j'ai rarement vue ailleurs: tous, hommes et femmes, prisent. Si l'usage de fumer le kif²⁵ est, à des degrés divers, répandu dans tout le Maroc, celui de fumer le tabac l'est très peu et ne se trouve que dans quelques tribus du Sahara; quant à celui de priser, il est encore plus rare: assez commun dans les villes, je ne l'ai vu aux gens de la campagne que chez les Riata, chez les Oulad el Hadj et à Misour.

6 août.

²³ Le sultan Hassan 1^{er}.

²⁴ Le combat eut lieu dans la montagne, sur les bords de l'Ouad Bou Gerba. Les Riata avaient, dit-on, construit des barrages qu'ils rompirent tout à coup: les eaux du torrent se précipitèrent avec fureur et emportèrent une partie de l'armée du sultan.

²⁵ On appelle ainsi le chanvre indien, connu ailleurs sous le nom de haschich. On ne le désigne au Maroc que sous celui de *kif*. Il s'en fait en ce pays une grande consommation. Dans les villes, l'usage en est extrêmement répandu: la plus grande partie des classes moyenne et pauvre, les petits marchands, tout ce qui est mokhazni, soldat, la plupart des esclaves l'y fument. Le tabac est moins à la mode ; s'en sert-on, c'est presque toujours mélangé au kif. Les Juifs seuls ont l'habitude de la cigarette. La consommation du kif et du tabac est assez importante pour que le sultan se soit réservé le monopole de leur introduction dans les villes, monopole qu'il affermé soit à des compagnies, soit à des particuliers. A Fâs, c'est une société de vingt Israélites qui le possède en ce moment. Sfrou et Tâza dépendent de cette même société. La plus grande partie du kif et du tabac qui pénètrent dans ces villes vient du Rif; plusieurs tribus y vivent presque exclusivement du revenu de cette culture: parmi elles on cite les Ketâma, petite tribu voisine des Beni Zerouâl; ses produits sont les plus renommés du nord du Maroc. La difficulté de se procurer du kif dans les campagnes fait que l'usage de le fumer y est bien moins répandu que dans les villes: le prix en étant plus élevé, il y devient un luxe; au lieu d'être, comme dans les cités, la consolation de la classe pauvre, il y devient la distraction des riches, et surtout des chérifs et des marabouts,

Ces derniers sont à peu près les seuls qui l'y fument: on peut presque partout les reconnaître au double usage du kif et de l'eau-de-vie (*mahia*), qui forme un de leurs caractères distinctifs. Quant au tabac, une fois sorti des villes, je le verrai disparaître complètement jusqu'au Sahara; mais là je trouverai vers Tisint, Tatta, Aqqa, une vaste région où tout le monde le fume du matin au soir : les tabacs à la mode y sont ceux du Touat, du Dra, et surtout d'Ouad Noun.

C'est aujourd'hui que je quitte Tâza, cette ville si florissante et si heureuse, il y a quatre-vingt ans, qu'Ali Bey la trouvait alors la plus agréable du Maroc, et que l'anarchie a réduite maintenant à en être de beaucoup la plus misérable. Je n'ai plus pour m'en retourner ma puissante protection de l'aller, aussi prendrai-je un autre chemin ; voici la combinaison qui est adoptée : deux cavaliers riata, me servant de zetats, me conduiront à la zaouïa de Moulei Abd er Rahman. Là je demanderai au chérif de me faire mener au Tlâta Hiaïna : c'est demain mardi, je trouverai au marché maintes caravanes allant à Fâs; il n'y aura qu'à se joindre à l'une d'elles.

Départ à 7 heures du matin. Outre mes deux zetats, un Juif de Tâza m'accompagne Précaution indispensable pour assurer la fidélité de l'escorte. A 11 heures et demie, nous parvenons à la zaouïa. Ici, comme dans la plus grande partie du Maroc, on étend ce nom à toute demeure de chérif ou de marabout un peu marquant; telle est la zaouïa où nous venons d'arriver : point d'enseignement, point de khouan ni de corps de talebs, mais une famille de chérifs, vénérée par les tribus environnantes, et vivant des dons à peu près réguliers qu'elles lui apportent et qu'au besoin elle va chercher. C'est ici que je passerai la nuit : demain matin, un neveu de Moulei Abd er Rahman me conduira au Tlâta. Le hameau où je suis a, malgré son titre pompeux, un aspect des plus misérables : maisons très basses, murs de pisé ou de pierres sèches, terrasses grossières chargées de terre. Dans les villages des Riata, les habitations sont couvertes en terrasse; au contraire, chez les Hiaïna, ainsi qu'entre Fâs et Tanger, on voit partout des toits de chaume.

7 août.

Je pars à 4 heures du matin, escorté par le jeune chérif, mon zetat et deux de ses domestiques. Le chemin traverse une région accidentée, mais sans relief important : collines calcaires: peu de pierres ; les vallées et les pentes douces cultivées; le reste couvert de chardons. A 5 heures, nous arrivons à la limite des Riata. Ici notre chérif déclare à Mardochée qu'il n'ira pas plus loin avant d'être payé: le prix, convenu d'avance, était de deux reals. Mardochée les lui remet: « Donne-m'en encore deux autres. - Mais... - Tais-toi et donne ! - Voilà... - Maintenant donne un demi-real à chacun de mes domestiques. - Mais... - Tais-toi et donne ! - A présent, un de mes hommes va te mener jusqu'au marché. - Comment, après tout ce qu'on t'a donné, tu ne nous conduis pas toi-même ? - Accompagner de vilains Juifs comme vous ! A ta mère ! » A ces mots il fait demi-tour, et nous nous estimons heureux qu'en nous abandonnant il nous ait laissé un de ses serviteurs : celui-ci du moins est fidèle et nous amène au Tlâta. Pour y parvenir, on franchit un massif assez haut, le Djebel Oulad Bou Ziân. Au pied de son versant ouest, sur un plateau, se trouve le marché. Nous y arrivons à 9 heures du matin. Le terrain jusque-là était calcaire; les cultures consistaient en blé, orge et maïs; les portions incultes étaient parfois nues, parfois couvertes de palmiers nains, le plus souvent de chardons. Pendant une partie du chemin, j'aperçois dans le lointain, à ma droite, le Djebel Beni Ouarâïn; il est encore tel que je le vis du Gebgeb; les mêmes sillons de neige brillent sur ses flancs.



Djebel Beni Ouarâïn. (Les parties ombrées sont couvertes de neige.)
(Vue prise du col du Djebel Oulad Bou Zian, sur le chemin de Taza à Fâs.) Croquis de l'auteur.

Le marché est animé au moment où nous arrivons; il s'y trouve 500 ou 600 personnes: tout

le monde est armé, sabre au côté et fusil sur l'épaule. On vend des grains, des bêtes de somme, du bétail, des cotonnades, des belras, de l'huile, du sucre, du thé; de plus, on abat sur place des boeufs, des moutons et des chèvres qu'on dépèce et débite à mesure au détail. Vers midi et demi, la dispersion commence: chacun reprend le chemin de son douar ou de son village. J'ai trouvé une petite caravane allant à Fâs; à 1 heure, je pars avec elle. Nous marchons toute l'après-midi en terrain accidenté: succession de collines calcaires, de vallons, de ravines ; de même que ce matin, il y a de longues côtes, mais il est rare qu'elles soient très raides, et elles ne sont jamais difficiles. Pendant une grande partie de la route, on distingue le cours de l'Ouad Innaouen et le Djebel Riata; le Djebel Beni Ouaraïn se voit au commencement ; vers le soir, le Zalar et le Terrats apparaissent. Peu de champs ; nous cheminons au milieu d'étendues incultes couvertes de palmiers nains, de jujubiers sauvages et de chardons; ces plantes, si vivantes d'habitude, sont ici flétries et jaunies par le soleil : c'est la première fois que je les vois en cet état, et ce sera la dernière. A 6 heures et demie, nous faisons halte dans un petit village où nous passerons la nuit.

Pendant la matinée, ainsi que le soir jusqu'à 2 heures et demie, il y avait une foule de monde sur le chemin, gens allant au marché ou en venant ; à partir de 2 heures et demie, nous n'avons rencontré presque personne. Nous n'avons traversé aujourd'hui aucun cours d'eau de quelque importance: l'Ouad Amelloul n'est qu'un gros ruisseau dont les eaux avaient à peine, au point où nous l'avons passé, 3 mètres de large et 20 à 30 centimètres de profondeur.

8 août.

Départ à 4 heures du matin. Nous descendons vers l'Ouad Innaouen; après en avoir traversé la vallée, nous nous engageons sur le plateau qui forme le flanc gauche: là nous retrouvons le chemin que nous avons pris en venant. Nous le suivons jusqu'à Fâs, où nous arrivons à midi.

7°. - EXCURSION A SFROU.

La route de Fâs à Sfrou est sûre dans ce moment: il n'en est pas toujours ainsi. Les tribus des environs de Fâs sont tantôt obéissantes, tantôt en révolte: suivant ces deux états, les chemins de Sfrou et de Meknâs sont tantôt sans danger, tantôt périlleux. A l'heure qu'il est, on circule sans le moindre risque sur l'un et l'autre.

20 août.

Départ de Fâs à 5 heures du matin. Pendant la première portion du trajet, je traverse la partie orientale du Saïs: plaine unie, sans ondulations ; sol dur, assez pierreux, couvert de palmiers nains. Vers 8 heures, le pays change: fin du Saïs; j'entre dans une région légèrement accidentée: collines très basses, à pentes douces séparées par des vallées peu profondes; sol souvent pierreux, parfois rocheux ; terre rougeâtre ; à partir d'ici, on voit une foule de sources, de ruisseaux, dont les eaux, courantes et limpides, sont bordées de lauriers-roses. A 9 heures, je passe à hauteur d'un très grand village, El Behalil²⁶ : il porte, dit-on, ce nom parce que ses habitants prétendent descendre des Chrétiens. Quelle que soit son origine, son état actuel est prospère ; les maisons y sont bien construites et blanchies : autour s'étendent au loin de beaux et

²⁶ Les sots.

vastes vergers qui, avec ceux de Sfrou et du Zerhoun, forment cette riche ceinture qui entoure et nourrit Fâs. D'ici on voit les jardins de Sfrou, qui s'allongent à nos pieds en masse sombre; une pente douce y conduit. La ville est au milieu; mais, cachée dans la profondeur des grands arbres, nous ne l'apercevrons qu'arrivés à ses portes.

A 9 heures et demie, j'entre dans les jardins, jardins immenses et merveilleux, comme je n'en ai vu qu'au Maroc : grands bois touffus dont le feuillage épais répand sur la terre une ombre impénétrable et une fraîcheur délicieuse, où toutes les branches sont chargées de fruits, où le sol toujours vert ruisselle et murmure de sources innombrables. Chechaouen, Tâza, Sfrou, Fichtâla, Beni Mellal, Demnât, autant de noms qui me rappellent ces lieux charmants: tous sont également beaux, mais le plus célèbre est Sfrou. A 10 heures, j'arrive à la ville: de grands murs blancs l'entourent, elle a l'aspect propre et gai.



Jardins de Sfrou et Djebel Aït Ioussi.
(Vue prise du chemin de Fâs à Sfrou.) Croquis de l'auteur.

C'est surtout en la parcourant qu'on est frappé de l'air de prospérité qui y règne: on ne le retrouve en aucune autre ville du Maroc. Partout ailleurs on ne voit que traces de décadence: ici tout est florissant, et annonce le progrès. Point de ruines, point de terrains vagues, point de constructions abandonnées: tout est habité, tout est couvert de belles maisons de plusieurs étages, à extérieur neuf et propre ; la plupart sont bâties en briques et blanchies. Sur les terrasses qui les surmontent, des vignes, plantées dans les cours, grimpent et viennent former des tonnelles. Une petite rivière de 2 à 3 mètres de large et de 20 à 30 centimètres de profondeur, aux eaux claires, au courant très rapide, traverse la ville par le milieu : trois ou quatre ponts permettent de la franchir. Sfrou a environ 3 000 habitants, dont 1 000 Israélites. Il y a deux mosquées et une zaouïa ; celle-ci renferme de nombreux religieux appartenant aux descendants de Sidi El Hasen el Ioussi²⁷. On remarque aussi beaucoup de turbans verts, insigne des Derkaoua.

Sfrou tire sa richesse de plusieurs sources: ce sont: 1° le commerce qu'elle fait avec les tribus des environs, Aït Ioussi, Beni Ouarâïn, etc. ; elle leur vend des produits européens et prend en échange des peaux, et surtout de grandes quantités de laines: ces dernières, parmi lesquelles celles des Beni Ouarâïn sont les plus estimées, sont lavées et nettoyées à Sfrou, où ce travail occupe une grande partie de la population; puis on les vend à Fâs, parfois même directement à Marseille; 2° le passage des caravanes du Tafilelt et le commerce qu'elle fait avec Qçâbi ech

²⁷ Sidi El Liasen el Ioussi est un célèbre marabout marocain qui naquit dans la première moitié du XIe siècle de l'hégire (entre 1592 et 1640, environ), Voici quelques notes concernant la personne : elles sont extraites d'un ouvrage écrit par lui-même, *Mohadarat Chikh El Hasen el Ioussi*; elles m'ont été communiquées par M. Pilard, ancien interprète militaire: « Je suis El Hasen ben Messaoud ben Mohammed ben Ali ben Ioussef ben Ahmed ben Ibrahim ben Mohammed ben Ahmed ben Ali ben Amar ben Lahia ben Ioussef (et celui-ci est l'ancêtre de la tribu) ben Daoud ben Idracen ben Ietatten. Voilà quelle était la généalogie (de Ioussef) lorsqu'il vint se fixer à Hara Aqlal, bourgade du Ferkla encore bien connue aujourd'hui... Quant au qualificatif de Ioussi, on disait originellement el Ioussi, et ce nom rappelait l'ancêtre de notre tribu. Mais, dans leur idiome, les gens de notre pays supprimèrent l'El... Mon maître fut le Cheikh el Islam Abou Abd Allah Sidi Mohammed En Nacer ed Draï. »

Cheurfa et le sud; 3° ses jardins : elle exporte à Fâs une multitude énorme de fruits : olives, citrons, raisins, cerises, etc. ; le raisin est si abondant qu'on en fait d'excellent vin à 10 francs l'hectolitre ; 4° les poutres et les planches qu'elle reçoit du Djebel Aït Ioussi et qu'elle expédie dans les villes du nord : elles sont toutes de bois de cèdre; chaque tronc donne, en poutres, 4 ou 5 charges de mulet: ces cèdres poussent sur le territoire des Aït Ioussi. D'autres tribus voisines, telles que les Beni Mgild²⁸, en possèdent aussi de grandes forêts, mais les exploitent peu.

La ville n'est sur le territoire d'aucune tribu; elle a un qaïd spécial et dépend de la province de Fâs : c'est ici que finit cette dernière ; au point où s'arrêtent, vers le sud, les jardins de Sfrou, commence le territoire des Aït Ioussi.

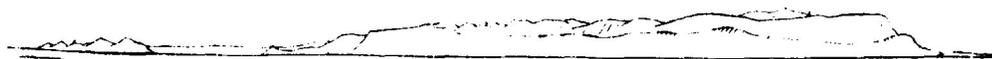
21 août.

Je reviens à Fâs en passant, au retour, par le même chemin qu'à l'aller. Aujourd'hui comme hier, je rencontre beaucoup de passants sur la route : âniers et chameliers conduisant des convois de fruits et de planches, voyageurs isolés allant à Sfrou, caravanes partant pour le Sahara, Personne n'est armé ; les femmes ne se voilent pas.

8°. - DE FAS A MEKNAS.

Parti de Fâs le 23 août, à 5 heures du matin, j'arrive le même jour vers 4 heures et demie du soir à Meknâs. Entre ces deux villes s'étend une vaste plaine, le Saïs. Bornée au nord par les monts Outita, Zerhoun, Terrats et Zalar, à l'est par le flanc droit de la vallée du Sebou, au sud par les monts El Behalil et Beni Mtir, elle s'étend à perte de vue vers l'ouest. Cette plaine se divise en deux parties de niveaux différents: l'une plus basse, où est Fâs, l'autre plus haute, où est Meknâs; elles sont unies par un talus en pente douce situé à environ moitié chemin entre les deux villes. Le Saïs reste le même sur toute son étendue: terrain très plat couvert de palmiers nains ; pas la moindre trace de culture, bien que le sol soit très arrosé. On traverse, outre une quantité de gros ruisseaux d'eau courante, quatre rivières : l'Ouad Nza (gué au-dessous d'un pont de 5 arches; 10 à 12 mètres de large; 40 à 50 centimètres de profondeur, eau très claire, courant rapide); l'Ouad Mehdouma (10 mètres de large; 40 à 50 centimètres de profondeur; eau claire; courant rapide); l'Ouad Djedida (8 mètres de large; 30 à 40 centimètres de profondeur; eau limpide et courante) ; l'Ouad Ousillin (8 mètres de large; 30 à 40 centimètres de profondeur ; eau claire et courante). Durant toute la route, nous avons soit devant nous, soit à notre droite, le Djebel Zerhoun : ce massif, sans autres arbres que ceux de ses jardins, est d'une fertilité extraordinaire ; ses pentes, ainsi que le plateau qui le couronne, sont couverts de vergers et de cultures ; il est renommé pour ses olives, ses raisins, ses oranges, ses fruits de toute espèce. La population y est très dense; du chemin, on distingue à son flanc les masses blanches d'un grand nombre de villages: ceux-ci renferment, dit-on, des maisons aussi belles que les plus belles de Fâs. Les habitants du Zerhoun, comme les nomades du Saïs, ne parlent que l'arabe.

²⁸ Sur le territoire des Beni Mgild se trouve, au milieu des forêts, une source célèbre, Aïn el Louh : elle est, dit-on, à deux journées de marche de Sfrou, dans la direction du sud-ouest.



Djebel Zerhoun, Djebel Outita el plaine du Saïs.
(Vue prise à 13 kilomètres de Meknâs, du chemin de Fâs.) Croquis de l'auteur.

Je passe quelques jours ici, attendant que Sidi Omar, le chérif qui doit me mener à Bou el Djad, achève ses préparatifs. Il faut de plus, chose aussi nécessaire pour le chérif que pour moi, chercher des zetats qui nous protègent sur les territoires des Gerouân et des Zemmour Chellaha, où nous aurons à marcher dès le premier jour : ces tribus sont toutes deux insoumises. Le blad es siba, pays libre, commence aux portes de Meknâs, et le chemin y demeurera jusqu'au Tâdla; le Tâdla en fait lui-même partie. Nous quittons donc pour longtemps les États du sultan, le blad el makhzen, triste région où le gouvernement fait payer cher au peuple une sécurité qu'il ne lui donne pas; où, entre les voleurs et le qaïd, riches et pauvres n'ont point de répit; où l'autorité ne protège personne, menace les biens de tous; où l'État encaisse toujours sans jamais faire une dépense pour le bien du pays; où la justice se vend, où l'injustice s'achète, où le travail ne profite pas; ajoutez à cela l'usure et la prison pour dettes: tel est le blad el makhzen. On travaille le jour, il faut veiller la nuit: ferme-t-on l'oeil un instant, les maraudeurs enlèvent bestiaux et récoltes; tant que l'obscurité dure, ils tiennent la campagne: il faut placer des gardiens; on n'ose sortir du village ou du cercle des tentes; toujours sur le qui-vive. A force de fatigues et de soins, a-t-on sauvé les moissons, les a-t-on rentrées, il reste encore à les dérober au qaïd: on se hâte de les enfouir, on crie misère, on se plaint de sa récolte. Mais des émissaires veillent: ils ont vu que vous alliez au marché sans y acheter de grains: donc vous en avez; vous voilà signalé: un beau jour une vingtaine de mokhaznis arrivent; on fouille la maison, on enlève et le blé et le reste; avez-vous des bestiaux, des esclaves, on les emmène en même temps: vous étiez riche le matin, vous êtes pauvre le soir. Cependant il faut vivre, il faudra ensemençer l'année prochaine: il n'y a qu'une ressource, le Juif. - Si c'est un honnête homme, il vous prête à 60 %, sinon à bien davantage: alors c'est fini; à la première année de sécheresse, viennent la saisie des terres et la prison; la ruine est consommée. Telle est l'histoire qu'on écoute à chaque pas; en quelque maison que l'on entre, on vous la répète. Tout se ligue, tout se soutient pour qu'on ne puisse échapper. Le qaïd protège le Juif, qui le soudoie; le sultan maintient le qaïd, qui apporte chaque année un tribut monstrueux, qui envoie sans cesse de riches présents, et qui enfin n'amasse que pour son seigneur, car tôt ou tard tout ce qu'il possède sera confisqué, ou de son vivant, ou à sa mort. Aussi règne-t-il dans la population entière une tristesse et un découragement profonds: on hait et on craint les qaïds; parle-t-on du sultan, *lema bezzeef*, « Il est très cupide, » vous répond-on: c'est tout ce qu'on en dit, et c'est tout ce qu'on en sait. Aussi combien ai-je vu de Marocains, revenant d'Algérie, envier le sort de leurs voisins: il est si doux de vivre en paix! qu'on ait peu ou qu'on ait beaucoup, il est si doux d'en jouir sans inquiétude! Les routes sûres, les chemins de fer, le commerce facile, le respect de la propriété, paix et justice pour tous, voilà ce qu'ils ont vu par delà la frontière. Que leur pays, si misérable quoique si riche, serait heureux dans ces conditions!